



# INTERIUS

TOME I

CHAPITRE I  
LE RÉVEIL



« Il frappe à ma porte, cet inconnu si familier,  
Mais le verrou est encore tiré...  
Sa présence a disparu,  
A nouveau, je ne l'entends plus... »

Cette unique pensée résonna en mon âme, tandis que ma conscience tâtonnait encore dans ce brouillard qui me voilait la mémoire.

« La tête me tourne...  
Je ne vois rien, il fait entièrement noir...  
Que se passe-t-il ?... »

Dix sept ans d'existence... me trouvais-je au tout début de ce chemin qu'il me fallait parcourir, ou bien ne m'étais-je que trop attardée dans une obstination pathétique à m'accrocher à la vie ? Cela en valait-il la peine si le temps ne s'emplissait que de vide ? Et ce vide, pourrai-je tenter de le décrire ? Tracer par les mots l'esquisse de ses contours intangibles ?

« ... la brume se dissipe... les souvenirs s'alignent comme de vieilles photographies... »

De cette hauteur éthérée où ma conscience semblait léviter, un simple glissement du regard m'offrait de conjecturer mon existence en contre-bas.

Cette fille que j'étais vivait jusqu'alors les ivresses et les tourments de son errance prolongée, dans une résidence de campagne située non loin de la ville de Vacègres.

Cet immense complexe de pierre et de fer, propriété de l'asile de Budapest, dissimulait sa forme imposante au sein d'une vaste forêt à une petite trentaine de kilomètres de la capitale.

C'était ici, dans ce lieu qui se faisait appeler mon foyer, que venaient régulièrement s'entasser les patients les plus inoffensifs, afin de les dissocier des aliénés de la maison mère. Ces derniers, classés dans la catégorie des patients dangereux pour leurs furieux accès de violence, nécessitaient un cadre hautement sécurisé inexistant à Vacègres.

« Suis-je donc une fausse folle ? »

Quoi qu’avaient pu en penser mes médecins, mon apparente candeur d’esprit couplée à une humeur tranquille m’épargnait le supplice d’être conviée dans l’un de ces cachots immondes. Un lugubre endroit réservé à ceux qui avaient eu l’impudence d’endurer extérieurement leur mal-être, tels des pantins possédés par leur colère.

Je souffrais de schizophrénie catatonique, avaient-ils finalement conclu à défaut d’autre chose. Bien sûr, je ne pouvais démentir ce diagnostique, si tant est qu’argumenter avait été à ma portée. Car cela faisait maintenant sept ans que pas une seule âme n’avait entendu le son de ma voix. L’abîme d’un silence perpétuel dont je me voulais l’incarnation, voilà le crime infâme qui suspendit ma liberté jusqu’à ce que son souvenir s’enlise sous les flots de mes pensées.

« Mais à vrai dire... ai-je déjà été libre une seule heure de ma vie ? »

Bien que nous soyons tous nés esclaves, certaines âmes demeurent, sans doute, bien plus prisonnières que d’autres.

Ainsi faisais-je partie de celles-là.

Mais alors que ma conscience s’égarait encore aux quatre vents, une voix m’arracha brusquement à l’étreinte de la torpeur.

« Evy... réveille-toi ! »

Cet appel instigua ma collision avec l’amère réalité quand mon sursaut acheva de m’y réintégrer, en vertu de quoi pouvais-je enfin conjecturer plus clairement de mon exacte situation.

Je pris alors conscience du bandeau qui écliprait ma vue, élucidant par la même la raison de cette obscurité oppressante.

Sans attendre, l’angoisse m’exhorta à réhabiliter les droits de mon regard. Aussitôt constatai-je avec horreur que des liens amarraient mes poignets au siège qui soutenait la pesanteur de mon corps. J’allais brandir la bannière de la terreur quand l’insurrection fut couronnée d’une migraine insoutenable. Ainsi le poids de sa consécration me fit-elle courber l’échine.

— La douleur va très vite s’estomper, ne t’en inquiète pas.

Ce fut une voix masculine qui se manifesta, teintée par la froideur de cet homme, dissimulé dans les ténèbres qu’il m’avait imposées.

Saisie d’épouvante, ma voix dérobée ne m’accorda pas le moindre cri pour en soulager la percée.

« Où suis-je ?... Qui est là ?... Qu’est-ce qu’il se passe ? » s’agitèrent mes pensées, tandis que mon odorat identifiait l’humidité environnante à laquelle la moisissure ajoutait le désagréable de ses effluves.

Ce fut à cet instant que je ressentis véritablement le froid ambiant de la probable pièce où nous demeurions. Mon corps semblait anesthésié par l’atmosphère sibérienne qui régnait ici et je ne mis guère de temps à conscientiser de n’être vêtue que de ma simple chemise de nuit.

« ... suis-je toujours à Vacègres ? » m’affolai-je en ce vertige qui acheva de me déboussole.

L’ouïe décuplée, je perçus aussitôt le bruit de ses pas qui semblèrent cheminer jusqu’à moi.

L’horrible sensation d’une présence toute proche témoignait que l’inconnue compagnie s’était immobilisée, juste en face de la chaise où demeurait entravé mon être crispé.

Au-delà de ce bandeau qui avait fait de moi le témoin aveugle d’un monstre sans visage, je pouvais sentir son regard incisif tenter de percer le mystère de mon silence.

Les minutes se déguisant d’éternité, elles semblèrent s’enliser dans l’obscurité de ce néant, tout aussi immortel, et alors que je m’étais presque convaincue d’être abusée par quelques mauvais rêves, la réalité refit brutalement surface quand il posa la paume par-dessus mon épaule.

Allergique à toute forme de contact physique, mon corps se raidit dans une souveraine impuissance.

J'aurais voulu hurler en cet instant si cela avait pu repousser celui qui m'outrageait ainsi, mais ma voix, à jamais prisonnière, ne faisait que de nourrir la détresse engendrée par l'abjecte caresse.

« Mais de toute manière... à quoi cela m'aurait-il servi de pouvoir crier ? Ici ou ailleurs, d'autres silences étoufferont mes pleurs... »

— Evy, sais-tu pourquoi tu es ici ? m'interrogea-t-il quand la soudaine dégringolade de sa voix qui me surplombait m'assura qu'il s'était accroupit pour se placer à ma hauteur. Mes tremblements pour toute réponse, son visage approchant porta à son comble l'effroi silencieux qui se dégorgea de moi. Son souffle glissait à présent sur ma joue pour offrir sa chaleur éphémère à ma peau grelottante. Ainsi traça-t-il de ses lèvres le chemin qui les mena à mon oreille. M'apparaissant alors comme les murmures omniprésents de mes propres pensées, le son de sa voix résonna en l'angoissante prison de cette nuit obscure.

« Tandis que mon âme s'engourdit dans les ténèbres,  
Siège sur l'arbre le plus haut, le noble plumage de cet oiseau.  
Immobile, cette vieille connaissance me fixe avec insistance.  
Il l'avait bien sûr longuement contemplé,  
Cette cruauté que je me suis moi-même infligée.  
Car j'avais de tout temps flirté avec la Mort,  
Et cette blancheur liliale m'accable à jamais d'horribles remords.  
Je suis l'otage de mes souvenirs et mon propre bourreau. »

L'âme affolée, je ne perçus pas le moindre sens en ces étranges paroles. L'unique préoccupation sur laquelle mon être attachait toutes pensées demeurait cette main, stationnaire, qui transgressait les frontières de mon intégrité.

Puis il se redressa pour me délivrer de mon supplice et faire à nouveau, du silence, le maître de ma tourmente.

En ma poitrine, les palpitations de mon cœur se firent toujours plus intenses jusqu'à impulser leurs cadences frénétiques aux confins de mes capillaires sanguins. Ainsi la peur m'avait-elle réduite à devenir l'incarnation de cet organe épouvanté.

— Tu trembles ? m'annonça-t-il au bout d'un instant. Surtout ne crains rien. Je ne te ferai pas l'affront de te prendre pour ce que tu n'es pas !

A ces mots, sa voix se fit plus douce.

— Et ce que tu n'es pas, c'est précisément ce qui va nous intéresser dès à présent !

Se réverbérera dans l'instant un crissement métallique que je ne tardait pas à identifier. De toute évidence, il avait traîné une chaise pour l'installer en face de moi.

— Voilà qui est mieux ! me confirma-t-il qu'il venait de s'y asseoir.

Sa voix s'était drapée d'intonations intransigeantes et cela augmenta mon angoisse au point de me sentir toute proche de défaillir.

La brièveté de son rire se répandit alors, comme si le spectacle de ma terreur aveugle lui était un grand divertissement. Tout de suite après, et sans que je ne puisse l'anticiper, sa main caressa vigoureusement mon cuir chevelu.

— Tu es mignonne ! lança-t-il avec affection. Mais Evy, je t'ai déjà dit que tu n'avais aucune raison d'être effrayée. Sache que j'ai beaucoup de sympathie pour toi au point de me considérer comme ton ami. J'espère de tout cœur que tu me percevras comme tel, toi aussi.

« Décidément, la parole n'est pas un don mais un fléau... » me désespérai-je dans un soudain détachement. « Apprends donc en retour, obscure compagnie, que de voix je n'en ai guère et d'amis pas davantage. »

A mon absence de réaction, il poursuivit sans attendre.

— Cela étant dit, occupons-nous d'un petit détail qui me met quelque peu de travers !

« Un détail ? » fus-je interpellée tandis que me submergeait une terrible anxiété.

Il se meut alors dans une soudaine brusquerie, provoquant mon sursaut par-dessus les pieds de la chaise qui soutenaient, sans faillir, l'amoncellement de ma couardise.

Ne l'ayant pas identifié tout d'abord, je percevais maintenant le son familier que murmurait le papier en se faisant manipuler. M'interrogeant sans rien deviner de ses présentes intentions, le timbre exclamatif de sa voix leva le mystère que son silence avait laissé planer-là.

— Patiente numéro 333, Evy Képzelt ! Est placée à l'orphelinat de Wolfsberg à l'âge de 10 ans suite au décès de son père dans l'incendie de leur maison.

« Me fait-il la lecture de mon dossier médical ? m'hébetai-je. C'est impossible ! Comment aurait-il pu se le procurer ? »

— Elle est aussitôt prise en charge par le docteur Oliver Urban, psychiatre pour enfant, à raison de trois séances par semaine. Le traumatisme de l'incendie emprisonna sa voix pour la laisser aphasique. Elle développe très rapidement un comportement renfermé pour se couper toujours un peu plus du monde extérieur à mesure que s'écoulaient les semaines.

En toute ironie je dus paraître muette de stupéfaction et je compris, en l'entendant s'esclaffer, que c'était bel et bien le cas.

— Toute forme de thérapie s'avérant inutile, elle est confiée suite à cela au docteur Mozes Lénard, directeur du centre de Vacégres, sous la recommandation du docteur Urban. Ce docteur nous dit... Au son d'une page promptement tournée, agrémenté d'une voix toute aussi théâtrale, il reprit de me conter ma propre vie.

— Evy Képzelt semble avoir perdu presque tout contact avec la réalité en se repliant dans l'hermétisme le plus obstiné. En effet, ses facultés ne semblent pas avoir été affectées, ce qui m'amène à penser qu'Evy Képzelt a choisi de son plein gré de se couper du monde extérieur. Durant les trois mois de sa thérapie je n'ai pas obtenu la moindre information au sujet de l'incendie qui provoqua le décès tragique de son père. Juste quelques dessins, toujours annotés de phrases étranges traduisant son trouble profond, et dont voici un exemple particulièrement parlant.

«De mes pensées confuses, je ne le distingue plus,  
Le cavalier de mon invouable ignominie...  
Compagnon d'une âme gelée, se mourant d'être réchauffée,  
Dans ce dédale où je suis endormie... »

Mon infatigable conteur marqua dès-lors une pause dans sa lecture. Je pus alors l'entendre respirer profondément, comme il l'aurait fait en portant une fleur à son visage pour en savourer les effluves. Cela me déconcerta sur le moment mais sa voix interrompit à nouveau toute tentative de réflexion.

— Très joli ! Tu es plutôt profonde et cohérente pour une aliénée, dis-moi, Evy ? s'amusa-t-il avant de poursuivre.

— Le monde menaçant qu'elle a superposé à notre réalité semble être à présent devenu le théâtre permanent de son complexe de persécution. Ce complexe, Evy Képzelt semble s'y être attachée, emportant cet univers dans sa léthargie. Faute de réaction de sa part et au vu de la regrettable inefficacité de mes traitements, je me vois dans l'obligation de recommander son internement pour une durée illimitée. En raison de son jeune âge, je demande à ce qu'elle soit transférée au complexe psychiatrique de Vacégres pour s'y rétablir, je l'espère, dans de bonnes conditions. Je reste bien entendu à la disposition de ses futurs médecins et ferai transférer l'entièreté de son dossier dans les plus brefs délais. Veuillez agréer, blablabla... blablabla... Docteur Oliver Urban.

En l'espace de sept années nébuleuses, pas une seule fois il ne m'avait été donné de prendre connaissance du contenu de mon dossier, ce qui, très franchement, ne m'avait jamais incommodée. Pourtant, et bien que ma situation la rendit totalement inopportune, une certaine nostalgie avait vibré en mon cœur troublé.

Comme était lointaine cette vie étrange, la mienne hier encore, et dont je venais d'être arrachée par cette inquiétante présence qui se mouvait autour de moi.

« Quel est ce cauchemar qui accueille mon éveil en cet abîme où je plonge ? Qui donc, d'un geste de la main, vient de dissiper la douce brume de mes songes ? »

— Evy, Evy, ne fais donc pas cette tête-là ! Je ne crois pas un mot de ce que cette bande d'imbéciles ont pu raconter sur toi ! lança-t-il, presque hargneux. Ça te rassure, dis-moi ?

Sa question ainsi posée, il passa la délicatesse de ses doigts dans ma chevelure, provoquant le détournement de mon être et l'immédiate crispation de ma chair. Il expulsa alors un soupir de résignation avant de murmurer, d'un timbre dépité.

— Évidemment... qui pourrait réussir à apaiser les anxiétés d'un cœur comme le tien...

Le silence reprit alors ses droits quelques instants quand il le destitua par l'assaut de sa voix, nouvellement enjouée.

— Et si je fais ceci ?

Sa question ayant aussitôt focalisé sur lui mon attention, je reconnus le frottement caractéristique d'une pierre de briquet. S'ensuivit l'immédiate et intense diffusion d'une forte chaleur qui s'embrasa par-devant mon visage.

— Voilà ! s'exclama-t-il sur le ton d'une sentence irrévocable. Adieu la paperasse ! Adieu les docteurs et leurs idioties ! Tous partis en fumée !

Aussitôt cette action symbolique accomplie, il fut pris d'un fou rire qui porta à mon imagination l'image d'un diable qui se parait de flammes.

La terreur s'alliant aux bourdonnements de mes angoisses, je me pétrifiai sous le joug de ce spectre tandis que, son hilarité consommée, son humeur redescendit siéger en la déception.

— Tu n'es vraiment pas drôle, tu sais... Ne peux-tu donc pas même te réjouir quelque peu d'être enfin délivrée de tous ces jugements offensants ?

Percevant alors l'ennui qui dégoulinait de son affirmation, je compris qu'il venait de s'être lassé du petit jeu auquel il s'était adonné jusqu'ici.

« Que va-t-il faire à présent ? » m'affolai-je quand, sans attendre, la réponse à cette terrible question me fut révélée.

— Sais-tu ce que je fais aux petites filles qui boudent dans leur coin ?

Se réverbéra aussitôt le grincement féroce des pieds de son siège, malmené par sa soudaine détermination. Terrifiée, ma seule et vaine réaction fut de me recroqueviller tel un hérisson, hélas, dénué de picot.

La vulnérabilité à fleur de peau, je sentis ses mains s'affairer à défaire les liens qui m'entravaient à la chaise. Cette opération prestement menée à son terme, je constatai que mes poignets demeurèrent attachés l'un à l'autre quand il me souleva à la force de ses bras.

— Les petites filles qui boudent... reprit-il d'une sévère désinvolture. Je les mets au lit de bonne heure !

Maintenue avec fermeté, j'oscillais entre quelques tentatives de me débattre et la paralysie de l'effroi, quand une surface douce et moelleuse accueillit ma forme délicatement déposée là.

— Je pense que tu apprécieras de pouvoir te réchauffer, à présent.

L'angoisse portée à son comble, un brusque vertige acheva de désorienter les dernières pensées lucides de mon esprit. Un pesant égarement m'avait soudain engourdie.

Tentant de reprendre le contrôle de moi-même avec le peu de force dont j'avais conservé la jouissance, mon corps semblait irrémédiablement s'enliser dans l'épaisseur de la couverture.

— Reste tranquille et détends-toi ! Tu vas t'assoupir sans tarder !

Ce ne fut qu'en l'entendant prononcer ces mots que je conscientisai la nature anormale de mon état.

« ... il m'a droguée ?... »

— Tu as une grosse journée qui t'attend, demain ! Je te veux reposée et d'attaque !

A cette affirmation des plus catégorique, mes pulsations redoublèrent d'intensité tandis qu'envahie par une fatigue jamais ressentie, ma volonté se faisait balayer par le revers intangible de la substance qui poursuivait de m'appesantir.

L'effrayant personnage se pencha alors vers moi pour défaire le nœud de mes liens avant de joindre mes bras devant moi pour les lier à nouveau. Sans force aucune pour entreprendre une quelconque action, je le laissai bien malgré moi agir à son gré.

— Voilà, ce sera plus confortable ainsi ! m'assura-t-il.

Aussitôt, l'écho interminable de ses pas résonna de part et d'autre de ma conscience enténébrée.

Cette sinistre mélodie se mua dès cet instant en une succession de grincements, semblables à du vieux bois qui se craquelle sous un poids à peine supportable.

Ce son familier fit naître en moi l'épouvante la plus insoutenable.

Elle m'aurait sans doute submergée toute entière, si la soudaine exclamation de celui dont j'étais manifestement la prisonnière, ne vienne freiner le fulgurant de son escalade.

— Au fait, Evy... clama-t-il, son ascension terminée. Mon nom est Kirlian ! Apprends-le vite ! Tu es mon invitée pour un long moment !

Alors, d'entre les dernières réverbérations de sa voix narquoise, la faible lueur qui s'insinuait encore au travers des fibres du bandeau s'évanouit pour de bon.

M'enlisant dans ces ténèbres, ma conscience fut alors brutalement arrachée à mon être.

CHAPITRE II  
**NOX TERROREM**

« Cela faisait si longtemps que je n'avais plus rêvé de lui...

Il fut mon sauveur... la promesse d'être toujours aimée et secourue.  
Tous pouvoir lui avait été donné de guérir les plaies de mes peurs et de mes peines.  
Il ne me restait pourtant que le vide de sa disparition...  
Je pensais... qu'il ne m'aimerait plus jamais... »

« PETITE FILLE, N'AIES CRAINTE...  
JE NE SUIS JAMAIS LOIN DE TOI. »

« Evy... Réveille-toi ! »

A l'appel de cette voix, j'écarquillai les yeux. Désorientée par le tissu qui me déroba la vue, ce réveil brutal ne m'offrit que d'épaisses ténèbres à contempler. Aussitôt un spasme d'effroi fit se dresser sur ses genoux le haut de mon corps tremblant.

Le souvenir terrifiant des quelques instants de la veille me revenait tel un cheval au galop et, dans l'élan de la panique, ce fut le bras de mon geôlier que j'agrippai désespérément.

Un bref silence s'ensuivit où j'espérai encore sottement émerger d'un rêve exsudé sur la taie de mon oreiller.

— Hum... c'est le syndrome de Stockholm le plus foudroyant qu'il m'ait été donné de voir ! me railla le sérieux de cette voix.

L'esprit plus clair, je reconnus la froideur de ses intonations pour aussitôt relâcher mon emprise et reculer tout à l'opposé de lui.

— Blague à part, si tu as faim je t'ai préparé à manger. me proposait-il, le timbre avenant.

Je reculai davantage, ignorant ses paroles jusqu'à être arrêtée par le contact d'un mur humide et glacial.

— J'ai posé le plateau sur la table. Veux-tu que je te l'apporte ?

A cet instant, je réalisai qu'il m'était enfin possible d'arracher le bandeau qui m'aveuglait, mes mains n'étant plus liées dans mon dos pour m'en empêcher. Et pourtant, accablée par la honte, je m'en trouvais tout à fait incapable tant découvrir le visage de mon ravisseur m'horrifiait au point de faire ce choix pathétique de préférer l'ignorer.

« Cécité familière... tu m'enveloppes toute entière dans tes tendres bras de mère. Tes ténèbres ont depuis toujours abrité l'effroi de mes pleurs, car c'est en toi que mon enfer a de tout temps bâti sa demeure... »

Je pouvais sentir fixer sur moi le regard de celui qui me retenait captive quand il se voulut dès-lors rassurant, presque paternaliste.

— Hum, je savais que tu garderais les yeux clos, c'était tellement prévisible. se consterna-t-il avec affection avant de poursuivre. Redoutes-tu que mon apparence soit celle d'un horrible monstre ? Es-tu vraiment certaine que ce choix de l'ignorance perpétuelle soit bien judicieux ?

Cette question ainsi posée, et sachant que je ne pourrai y répondre, il ne laissa guère au silence le temps de s'installer davantage.

— Bien ! s'exclama l'inflexibilité de sa voix qui surplombait désormais les soupirs de ma respiration haletante. Je comprends parfaitement que tu puisses être chamboulée et que ce ne sont pas là les meilleures conditions pour s'ouvrir l'appétit, mais si tu ne t'alimentes pas tu vas rapidement t'affaiblir. Tout au contraire à partir de ce jour il va te falloir être forte !

N'accordant pas le moindre intérêt à son discours, je touchais le mur de mes mains liées, laissant à mon espoir le soin de trouver une quelconque issue à ce cauchemar.

Probablement pour chercher ce fameux plateau auquel je ne daignerai pas toucher, le bruit de ses pas m'indiqua qu'il venait de s'éloigner.

Au grand dam de ma pleutrerie, je ne pus demeurer figée en faisant taire cet instinct de survie qui s'égosillait en mon être, ainsi profitai-je de l'attention détournée de mon ravisseur pour abandonner l'étendue moelleuse du matelas.

— Regarde, il y a du pain et du cacao bien chaud pour...

Sa phrase ainsi interrompue, il venait sans aucun doute de s'apercevoir que je rampais à même le sol dans une tentative d'évasion des plus ridicules. Mon pauvre ego tout en dessous de la liste de mes préoccupations, je redoublai d'effort dans ma fuite pitoyable.

— C'est inutile, Evy ! Tout ce que tu y as gagné c'est de te faire écorcher les genoux ! m'informa-t-il d'un calme olympien.

Avant même que je ne puisse réagir, la fermeté de ses mains me saisit par la taille pour me tirer vers l'arrière. La peau douloureusement éraflée et à mon grand désespoir, il venait de me ramener à mon point de départ.

— Dès qu'il est question d'affronter la réalité, tu te comportes comme une enfant ! me sermonna-t-il avec grand sérieux.

Il soupira alors sa lassitude avant de se saisir de la tasse de chocolat dont je percevais le tintement de la cuillère qu'il agitait contre ses parois.

— Quoi que tu puisses en penser, je connais tes tourments et sache que je suis là pour t'en délivrer ! Ce sera sans doute un travail long et douloureux, il faut t'y préparer ! m'expliqua-t-il avec une certaine fermeté qui gorga mon imagination des plus funestes éventualités.

Il libéra alors un bref soupir avant de conclure.

— Et c'est pour cela qu'il faut manger !

Il me glissa alors la tasse entre les mains quand la surprise de sa chaleur au contact de mes paumes frigorifiées la laissa s'échapper d'entre la rigidité de mes doigts. Le liquide se renversa entre nous, parsemant mes jambes d'une multitude de gouttelettes corrosives qui refroidirent d'emblée, comme si ma peau gelée en avait aspiré toute chaleur avec avidité.

Le bref instant de silence qui s'empressa de répandre son vide se fit alors emplir par l'éclat furieux de sa voix.

— Regarde ce que t'as fait, idiot !

Les confins de mon être tressaillirent quand face à moi se déploya soudain le gigantisme d'une énergie terrifiante. Cette aura foudroyante que Kirlian venait de jeter sur la mienne m'écrasait de son hégémonie.

Implacable, il m'agrippa par les épaules et se mit à me secouer brutalement.

— Je fais tout ce que je peux pour t'aider, je me plie en quatre et c'est comme ça que tu réagis à mes égards ?!

Ses doigts crispés s'enfonçant dans ma peau, les secousses de cet effroyable cataclysme n'en cessèrent plus de commotionner ma pauvre conscience dévastée. Rudoyée par cette déferlante, sa sauvagerie désarticulait allégrement mon infériorité de poupée timorée.

Assaillie par une insoutenable nausée, je sombrais dans l'inconscience quand mon tourmenteur fut tout à coup comme dépouillé de sa furie, tout aussi soudainement qu'elle était venue le revêtir.

Le haut de mon corps étourdi bascula alors vers lui jusqu'à que son buste, inflexible, m'épargna de m'avachir.

— ... Evy ? murmura faiblement sa contrition qui se souciait enfin de s'enquérir de mon état.

Après quelques secondes d'hésitation qui trahirent un certain désespoir, il m'enlaça avec douceur pour bercer le silence de ma torpeur. Déboussolée, il m'apparut nébuleusement que dans la démesure de sa fureur, le bandeau s'était détaché.

Ce monstre en potentiel désirant demeurer une voix sans visage, il garda le mien appuyé contre lui avec fermeté.

— Écoute, il faut que tu sois plus attentive... m'implora-t-il à demi-mot. Tu ne me facilites pas la tâche, tu sais !

Désappointé, il marqua alors un temps d'arrêt pour soupirer par-dessus les constellations de mon hébétément.

— Puisque tu as tout gâché, je suis désormais contraint d'avancer le programme initial !

Le sentant fouiller dans sa poche, je compris qu'il s'agissait d'une sorte de couteau quand il l'utilisa d'un geste vif pour couper mes liens. Encore étourdie, mes bras en se séparant tombèrent lourdement de chaque côté de mon corps.

— Je dois m'absenter une semaine. m'annonça-t-il alors. Et je profite de cette occasion pour te soumettre à une épreuve difficile. Si tu la réussis, tu auras le droit de voir mon visage.

« Une épreuve ? Que peut-il y avoir de terrible à ce que cet homme parte loin de moi ? » émergeai-je à cette idée qui se présentait comme une chance inespérée. « Une semaine me laissera amplement le temps de trouver le moyen de m'échapper ! »

J'étais à ce point obnubilée par cette perspective que j'en oubliai la mystérieuse épreuve à laquelle il avait l'air de tenir, et dont il se pressa de me dévoiler la simplicité du principe.

— Je regrette d'avoir à t'imposer cela, Evy, mais durant mon absence je vais te plonger dans l'obscurité permanente.

A ces mots, mes yeux s'écarquillèrent et dans l'agitation frénétique de mes membres, je mettais toute mon énergie au service de la soustraction de son étreinte. Hélas, malgré l'ardeur déployée par l'affolement, il me contenait sans effort.

— Non, doucement ! Calme-toi ! murmura-t-il avec une douceur dont sa voix peinait à s'imprégner. Je sais que tu as la phobie du noir, c'est indiqué dans ton dossier !

« Non... pas ça ! S'il te plaît... je veux pas, non ! » clamai-je à mon bourreau qui ne pouvait s'émouvoir de ma supplique, toute aussi silencieuse que la mer de mes larmes qui inondaient les plages gelées de mon visage.

— Je t'ai préparé des vivres, elles sont sur la table. m'informa-t-il, l'intonation crispée. Je t'en prie, ne m'en veux pas... à mon retour tout sera différent, je t'en fais la promesse !

Recommandations faites, il me serra contre lui avec dévotion avant de me repousser sèchement sur le lit.

Je voulus aussitôt me redresser quand mon corps fut enseveli sous l'avalanche d'une couette épaisse. Il me fallut quelques secondes pour arriver à m'en dépêtrer, ainsi pus-je apercevoir s'éclipser son ombre furtive en haut de l'escalier où il pressa l'interrupteur de l'éclairage.

— Courage, Evy ! Ton âme en sortira plus forte !

Alors, dans un long et sinistre grincement, la porte avala la dernière lueur en provenance de l'étage.

« Les ténèbres...  
Que d'horreurs contenues dans ce vide apparent.  
Elles sont le théâtre de tout ce qui se fait à l'abri des regards.

Que vaudront encore vos certitudes une fois jetées dans leurs profondeurs ?

Car la peur et le doute ne murmurent pas.  
Ils hurlent. »

Il fait si sombre...  
A l'aide !... papa... il n'y a personne ?... j'ai peur !

... que quelqu'un me vienne en aide !

« PETITE FILLE, TE VOILÀ BIEN APEURÉE.  
DIS-MOI DONC CE QUI TE TROUBLE. »

« Les monstres ! Ils sont encore revenus !

J'ai tellement mal... ils martèlent mon âme...

Empêche-les de revenir !  
S'il te plaît...

S'il te plaît... »

« NE PLEURE PLUS, PETITE LUEUR AFFOLÉE.  
APPROCHE ET LAISSE-MOI T'APaiser.»

« Son amour est si fort et ses bras si chauds...  
Il règne en unique souverain sur la paix de mon cœur...  
Mes peurs... déjà je ne les entends plus...  
Elles ont complètement disparu...  
Se pourrait-il que...  
Ce soit mon imagination ? »

« Oui... c'est mon imagination... juste mon imagination... »

Dans mes plus lointains souvenirs d'enfance je répétais cette phrase en boucle, bien cachée sous l'épaisseur de mes draps. Aujourd'hui, rien n'avait changé. La même peur au ventre dévorait mon être en position fœtale, dissimulé sous une couverture protectrice comme un ultime rempart entre eux et moi.

J'étais alors incapable d'estimer du nombre de jours déjà écoulés depuis le départ de Kirlian. Ma tétanie et cette nuit d'ébène m'avaient rapidement fait perdre toute notion du temps.

Éveillée, endormie ? Je ne pouvais toujours le dire et plus la faim me tenaillait, plus la réalité semblait se distordre pour épouser l'écho douloureux gémi par mes entrailles.

M'approchant du péril de l'inanition, je me languissais de la nourriture déposée sur la table, à quelque pas de moi seulement.

« ... quelle poltronne, compte-tu mourir d'une façon aussi bête ? » m'accablai-je dans l'espoir de juguler un soubresaut de courage. « Y a-il de l'eau sur cette table ?... j'ai tellement soif... »

Mes phobies m'ayant jusqu'ici clouée au lit, la souffrance désormais insoutenable me dévoilait enfin sa vertu d'exciter ma témérité. Alors, avec prudence, je soulevai la couverture pour jeter mon regard alentour.

Sans surprise, il se plongea dans le noir intégral. Ce fichu croque-mitaine aurait pu grimacer à quelques centimètres de mon visage, il était désormais impossible de m'en apercevoir.

Mais peut-être était-ce là un avantage dans mon malheur.

« Si monstres il y a, je ne verrai pas luire dans l'ivresse de leurs regards carnivores, l'effroi et l'écarlate de ma cruelle mise à mort... »

Canalisant mon peu de courage, je quittai lentement mon ultime protection d'un fragile équilibre désorienté par l'angoisse et l'obscurité. Ainsi se déplia, jusqu'à réussir à se dresser sur ses jambes, ce nourrisson apeuré que le marasme sommait de grandir s'il ne voulait pas mourir.

« Quel étrange spectacle... » songeai-je en contemplant ce néant.

Immobile, son vide nourrissait en moi pour l'emplir la vision de son armée de spectre flottant dans le silence qui cerclait ma chair.

Prenant le soin de m'effleurer sensiblement pour me plonger dans une interminable anxiété, les murmures de leurs attouchements m'exhortaient à retourner m'ensevelir dans mon terrier de fibres. Terrifiée, il me fallait sans attendre suturer l'effilochement de mon peu de volonté, ma vie en dépendait. La décision fut donc prise d'ignorer ces chimères quand j'accomplis enfin mon premier pas, droit devant moi.

Le sol glacial qui le réceptionna me fit frissonner des pieds à la tête. Pourtant l'essai s'avéra un succès et forte de cet exploit, j'en fis aussitôt deux de plus en esquissant un sourire, visible des seules ombres qui lévitaient autour de ma victoire.

Encore un pas et mon pied heurta un premier obstacle. C'était un mur, m'affirmèrent mes paumes en se posant sur sa surface. Il était gelé et suintant, comme celui d'une cave lugubre creusée à même la roche.

Cette idée m'affola et la peur, sournoise, en profita pour reconquérir une partie de son territoire.

A deux doigts de m'évanouir dans mes tremblements, je refrénaï ce vertige avec force et refus d'en venir à défaillir.

L'impérieux désir de répondre à l'appel de la couette se fit alors plus intense, mais la faim grandissante me permit de garder un semblant de contrôle qui m'empêcha de retourner à toute allure sur mes pas.

Je longeai le mur vers la gauche et avançai prestement quand, au bout de quatre pas supplémentaires, mes doigts empressés tâtèrent l'étendue d'une texture sèche.

« ... une porte ? » me réjouis-je en m'empressant à trouver sa poignée.

Soulagée de découvrir à bonne hauteur le bouton de porte désiré, je le tournai pour inciser une faille dans le gosier de la roche.

Aussitôt je fus frappée d'une cruelle désillusion quand ne se manifesta pas la moindre source de lumière.

Ce n'était rien de plus que le passage d'un monde de ténèbres vers un autre...

Sans doute emportée par la déception de n'en être pas plus avancée, je m'élançai pour m'y engouffrer, les mains tendues vers l'avant. Je n'eus pas le temps de mesurer l'intrépidité de cette réaction que déjà se manifestait, tout contre mes paumes, un second mur dont la texture lisse et froide me fit penser à du carrelage.

L'idée me vint alors et palpant de mes mains le bas de la petite pièce, ma supposition se mua en certitude.

Je pouvais dès-lors, et sans grande conviction, me consoler d'avoir trouvé les toilettes.

Dans un dernier espoir, je cherchais pour le trouver rapidement, l'interrupteur de l'éclairage.

« L'ampoule ne fonctionne plus... »

Refermant la porte pour continuer sur ma lancée, ma forme coulissante avait à présent gagné le coin de la pièce où ma hanche heurta un premier mobilier. La gestuelle avide, je tâtai en tremblant une surface froide et concave.

« ... un évier ! »

Empressée, le robinet fut vite découvert et je pus enfin savourer la joie indicible d'y éteindre ma soif.

Allègrement abreuvée, l'euphorie me gagna alors toute entière.

J'étais si fière d'enfin récolter les fruits de mon courage que je voulus, le cœur hardi, reprendre mon exploration de plus belle.

Ce fut alors au comble de l'exaltation que je perçus un grincement étrange qui vint rompre le silence cristallin de ma prison.

L'inquiétude foudroyant aussitôt ma joie, si rare et précieuse, elle me remémora que le sort, ce tourmenteur, s'employait à me la rendre éphémère.

Chacun de mes sens promptement réquisitionnés pour cet état d'urgence, je tentai de localiser la provenance de ce bruit quand il se fit entendre pour la seconde fois.

Aussitôt engloutie par la plus insoutenable terreur, un troisième et funeste grincement m'avertit qu'il trouvait son origine au niveau du mur auquel je faisais face.

### CHAPITRE III

## L'ESCALIER

Ce fut un instant d'épouvante interminable. Rien qu'un instant d'une horreur aliénante qui se démenait à me supplicier quand, soudain, un claquement aigu et un flash de lumière furtif accompagnèrent la chute d'une masse inconnue dans l'évier.

L'inox ainsi frappé réverbéra son exclamation métallique en tout sens et, de cette détonation qui explosa en mon cœur terrifié, je fis demi-tour, saisie de frénésie, pour tenter de regagner le bastion qu'il ne m'aurait jamais fallu quitter.

Détalant de manière inconséquente dans cette obscurité, ma jambe droite s'écrasa brutalement contre une surface solide. Saisie d'une vive douleur et dans l'élan de ma fuite, je m'effondrai. Le sol sibérien s'alliait désormais à ma frayeur pour glacer tout mon être étendu contre lui. A présent tout à fait désorientée, je tentai de situer l'endroit de ma chute dans l'espoir de retrouver le chemin de la couverture.

L'épouvante d'être mise en morceau fut si violente que mon cœur, à cette idée, battait à s'en extirper de ma poitrine.

« C'est mon imagination ! C'est mon imagination ! »

Recroquevillée sur moi-même, tremblante comme une feuille à deux doigts d'être arrachée par le souffle du vent, le silence jeta sur moi l'attente cruelle de me laisser vivre encore.

« Cette douleur lointaine... comme les incisions résiduelles de leurs dents acérées... la malveillance de mes cauchemars matérialisés... je ne peux plus respirer... je ne... »

Meow !

A cette salutation inattendue mes palpitations s'apaisèrent dans l'instant. Un semblant d'audace retrouvée, mon visage s'extirpa de la cachette de mes bras.

Je tendis alors la main qui se balançait doucement dans l'obscurité, jusqu'à ce que la délicatesse d'une fourrure viennoise s'y frotte.

« ... un chat... »

Aussitôt mes traits s'enfoncèrent à nouveau dans mon bras replié quand la délivrance inespérée du soulagement s'échappa de mon corps frémissant.

Ce visiteur incongru miaula une seconde fois en s'approchant pour cogner sa tête contre la mienne, comme désireux de me demander pardon pour la frayeur causée.

« Comment es-tu entré ici, toi ? » pensai-je tout en me redressant pour m'asseoir à même la pierre. Déphasée par le contre-coup de ce stress intense, il me sembla alors que s'était éliminée l'opacité de la nuit. J'élevai aussitôt le regard pour le perdre dans l'impénétrable, quand se laissa deviner l'inconsistance d'un rayon de lumière qui éclairait faiblement l'évier et les dalles de pierre. La magie de ce faible éclat se distillant, il me fit entrevoir la partie de la pièce qui se dessinait à présent sous la clarté de son chemin.

« D'où peut-elle bien provenir ? » pensai-je jusqu'à ce qu'il me fut donné de distinguer la circonférence lumineuse d'où émanait sa tranquille bienveillance.

Subjuguée, je me redressai pour acheminer ma maladresse vers la source de cette lueur, songeant que, peut-être, je me détournai en ce moment-même de mon corps.

« D'un amas de chair qu'ils se régaleront à dévorer encore... »

Ainsi la nitescence de cette charmille qui me dévoilait ses splendeurs venait-elle pour me guider en ce lieu, où mon âme en pleurs serait tendrement consolée par son doux Créateur.

Cet absolu des plus ravissants m'enivra, tant et si bien qu'il ne fut rien au monde que je ne pus abandonner sans regret pour m'unir à Lui.

Au plus près de ce cercle lumineux en suspension, l'espoir surréaliste qu'il me faisait ressentir se répandait en mon être exalté qui, désireux de le flatter de la main, déploya la fragilité de son bras dans un ineffable cantique seriné par un cœur exaucé.

Hélas, le sort s'acharnant à piétiner mon espérance, ce fut la morsure du métal gelé qui accueillit, de mes doigts, la caresse passionnée.

La cruelle amertume de cette déception me fit brusquement rechuter sur la terre où la roche et ses miasmes m'avalèrent. Aussitôt, une souffrance aiguë me poignarda le cœur et, de cet abandon insoutenable, j'en répandis silencieusement l'agonie par les larmes.

Le chat s'en ému de toute évidence et sauta sur le rebord de l'évier pour caresser mon bras ballant de son corps élastique.

Telle une créature des neiges, la fourrure qui l'habillait me révéla sa blancheur virginale. Le rayon de lumière sous lequel il s'était installé se reflétait sur la surface de ses poils pour lui procurer l'illusion, troublante, de jouir d'une aura phosphorescente.

« C'est donc par là que tu es entré ? » lui demandai-je de ma voix silencieuse tout en effaçant l'avalaison de mes peines.

Aussitôt son miaulement sembla venir acquiescer.

« ... a-t-il entendu mes pensées ? »

Quoi qu'il en fut, la spontanéité de son affection réussit l'exploit de consoler mon chagrin et l'esprit à nouveau alerte, je refoulai ce doux songe brisé dans les oubliettes de ma psyché pour m'atteler, sans attendre, à de plus basses contemplations. Ainsi concentrai-je ma raison sur le mystère qui m'avait jusqu'alors fascinée toute entière.

Cela ressemblait à une sorte de tuyau en fonte d'une vingtaine de centimètre de diamètre qui dépassait allégrement du mur qu'il transperçait. Sa bouche de fer était maintenue scellée par une plaque épaisse dont je palpai avidement des doigts le contour. Je sentis alors une sorte d'excroissance qu'ils s'empressèrent de tirer vers moi.

Une éclatante cascade de lumière déversa aussitôt son impétuosité dans cette excavation, m'aveuglant à tel point qu'il me fallut en détourner la vue.

Quelques minutes d'éblouissement et de sphères résiduelles me furent alors nécessaire pour m'habituer tout à fait à cette clarté nouvelle. Enfin, il m'était donné de faire connaissance avec le sombre décor de ma prison.

Les murs étaient en pierre, fissurés et suintants d'humidité. Par endroit, il y avait même de grosses taches de décomposition qui dessinaient, ci et là, d'inquiétants visages déformés.

Le plafond, marqué par les impacts des pioches qui l'avaient taillé, était habillé d'un treillage de canalisations qui s'entremêlaient, tel un labyrinthe suranné de métal rouillé.

La porte verdâtre des toilettes écaillait sa peinture en divers endroits de sa surface, m'évoquant une peau vieillie qui s'effritait sous les ravages du temps. Plus loin, la pièce tournait à gauche pour disparaître dans les ténèbres où se dissimulait, sans doute, l'escalier dont j'avais entendu les grincements.

En face se trouvait le lit. Un matelas crasseux, posé à même le sol, et sur lequel était étalée la couette qui avait abrité l'angoisse de mes heures. Enfin, plus en amont, se dressait une table imposante sur laquelle trônaient les vivres laissées par Kirlian.

Cette vision me remémora la faim qui me tenaillait et je m'élançai vers elle en relâchant la porte de fer qui se referma dans la brusquerie d'un infâme geignement.

A nouveau plongée dans le noir, je freinai l'élan de mon enthousiasme pour faire demi-tour à toute allure et rappeler la lumière qui était seule habilitée à chasser l'horreur de la nuit. Agrippée à l'épaisse ferraille, je sentis une nouvelle fois fondre mon courage et tel un enfant suspendu au cou de sa mère, ma vulnérabilité gémissait sa honte en pleine lumière.

« Combien de temps ce sanglot a-t-il duré ?... »

Quand je redressai finalement le visage, il me semblait m'être égarée l'espace d'une éternité. La douleur provoquée par la famine avait achevé de me reconnecter à la réalité. Je relâchai alors quelque peu l'emprise qu'exerçaient encore mes bras sur le métal gelé, tout en me désolant d'être à ce point pathétique qu'il m'était redevenu impensable d'être plongée dans le noir. Le destin s'acharnant une nouvelle fois, il semblait à présent vouloir me forcer à choisir entre deux besoins que son sadisme rendait inconciliables.

« ... reprends-toi... il doit bien exister une solution ! » essayai-je de m'encourager dans cette tâche.

Plus solidement amarrée qu'une moule sur son rocher, je projetai la détresse de mon regard autour de moi. Ainsi recherchai-je l'objet qui remplirait la tâche essentielle de maintenir cette trappe ouverte.

Il n'y avait presque rien dans la pièce hormis une grosse boîte en métal fermée par un cadenas et posée sur une petite étagère murale, à la droite des toilettes. Cela m'intrigua sur l'instant mais un problème plus urgent m'appelait à le solutionner.

En effet, mes forces s'amenuisaient de manière inexorable.

Je détournai mon désespoir de la clarté qui semblait alors me railler quand apparut à mon regard, planté solitairement dans la pierre, un anneau de métal, tout envahi par la rouille.

Je jetai alors un coup d'œil à mes poignets où était encore enroulée la cordelette de mes liens.

Délivrée de la confusion, je venais de résoudre cet épineux problème.

Dans un élan d'énergie vivifiée par cette perspective, j'appuyai mon dos contre la petite porte pour la maintenir ouverte et ainsi libérer mes deux mains. Je m'attelai ensuite à défaire le nœud à mon poignet gauche.

Silencieux, le chat se tenait assis à côté de moi, tout occupé d'observer avec étonnement mon manque d'habileté, quand mon obstination eut enfin raison de ces entremêlements.

Ces deux morceaux de ficelle en ma possession, il fut évident que cela s'avérerait insuffisant pour atteindre l'attache. Je les nouai donc ensemble, le plus solidement possible. Cela fait, je m'empressai d'en attacher une extrémité à la poignée de la trappe et, en l'ouvrant au maximum, de la nouer au vieil anneau.

Sans prendre la peine de vérifier à ce que mon bricolage remplisse correctement sa tâche, je me précipitai vers la table comme l'affamée que j'étais bel et bien.

S'offrant à la convoitise de mon regard, il y avait un pain emballé avec soin dans un sachet en papier. Sur celui-ci était imprimée l'enseigne de la boulangerie dont il provenait.

« Le Croissant de Lune... »

Mon esprit déphasé me joua alors cette scène de mon ravisseur qui s'en allait acheter la miche pour nourrir la fille séquestrée dans sa cave.

Contre toute attente cette vision, bien que terrifiante en elle-même, manqua de peu de m'arracher un sourire.

« La boulangère qu'il a sans doute remercié poliment n'aurait pu s'en douter un seul instant. » m'attristai-je. « Au-delà des apparences, silencieuses ou charmantes, que savons nous les uns des autres en vérité ? Les mondes s'entremêlent sans se deviner... mais jamais ils ne se pénètrent pour intimement se connaître... »

A nouveau, et sans même m'en apercevoir, je me perdais en digressions inutiles quand mon ventre miséreux ne se gêna pas pour me rappeler promptement le sens des priorités.  
A cet instant contemplai-je enfin l'assiette frugale qui avait été dressée pour moi.

« Un fromage aux courbes sages comme le plus doux des mirages. le contemplai-je, l'âme soudainement étourdie. Mais aussi...

Une paire de pommes galbées et charnues,  
Assoupies dans un lit de céramique pure,  
Dont la peau des robes aux teintes safranées,  
Déroulent le spectre des nuances ensoleillées... »

Très amusée par l'improbable poésie que m'inspirait la vue de la nourriture, je me laissai aller, sans retenue, à cette prose des plus saugrenues.

« Mais que suis-je affairée à l'éloge de cette becquetance,  
Par le plaisir qu'en prennent mon regard et mes sens,  
Quand mon pauvre estomac depuis le Purgatoire,  
Hurle, se tord et se lamente de désespoir ! »

Sans plus le faire attendre, je m'empressai d'engloutir une tranche de pain avant d'offrir le fromage à l'avidité de mes morsures.

Le goût était exquis. Mes papilles le savouraient comme si c'était la toute première fois qu'il m'était donné d'y goûter.

Sentant petit à petit mes entrailles consolées de leur douleur, je flottai dans une sérénité des plus agréables quand, d'un bond décidé, le chat sauta sur la table pour me faire face. Ainsi me dévisagea-t-il avant de me gronder d'un miaulement protestataire.

« Tiens, toi aussi, tu as faim ? » lui demandai-je. « Il est vrai que je te dois cette nourriture et bien plus encore, la lumière providentielle qui dissipe les persécutions de mes mauvais rêves. »  
Rétablissant la justice, je coupai aussitôt trois morceaux du fromage pour les offrir à l'appréciation de son odorat. Festin faisant et tout en conjecturant la scène, je ne pus n'empêcher de sourire avec tendresse.

« Quelle vision peu glorieuse que la nôtre... Deux souris affamées grignotant leur fromage dans une sombre cave... »

Malgré ce triste état de fait, j'éprouvai beaucoup de joie à partager ce dîner avec celui qui était désormais mon compagnon de misère.

Ici, plongée dans les ténèbres et l'angoisse, une lumière était apparue et la consolation qu'elle nous apportait fit luire un instant de beauté au milieu de la laideur de cet obscur endroit.

Ce réconfort inespéré était hélas entaché par le sol gelé qui me mordillait la plante des pieds.

L'anesthésie s'était insidieusement muée en une douleur lancinante, à tel point qu'un petit aménagement pour y remédier me sembla alors s'imposer.

Je me dirigeai vers le matelas et l'empoignai pour le traîner, non sans peine, au milieu de la pièce.

Là où la clarté était la plus intense et dessinait, sur les dalles suintantes, un cercle de lumière éclatant.

J'attrapai mon compagnon au passage et repris une autre tranche de pain ainsi que le fromage, pour continuer le repas plus au chaud sur la couette.

« On sera bien mieux ici, qu'en penses-tu ? » m'entêtai-je à le questionner vainement tout en lui offrant le second service.

Je pouvais maintenant l'observer à mon aise et plus en détail pour aussitôt lui remarquer une charmante singularité.

« Tu as vraiment de grandes oreilles pour un chat ! » pensai-je, amusée de lui trouver davantage l'allure d'un lapin à celle d'un félin.

A présent rassasiée, ma tranquillité pouvait à nouveau laisser vagabonder mes pensées. La question qui s'imposa d'emblée fut de savoir depuis combien de temps ce Kirlian s'était absenté.

Une remémoration bien floue me fit évaluer que plus de deux jours avaient dû s'écouler avant que je ne me décide à explorer les lieux.

« Ce qui veut dire qu'il me reste encore cinq jours pour trouver le moyen de m'échapper ! »

Mon peu de concentration plongée dans cette réflexion, j'en fus distraite quand le chat se frotta à mon avant-bras pour étendre sa délicatesse contre moi. La clarté du jour qui nous parvenait encore avait commencé à se dissimuler sous le pastel duveteux de ses draps.

« Oui, tu as raison, cela me fera le plus grand bien, à moi aussi... » m'assurai-je et comptant sur ce repos pour achever de me restituer la pleine mesure de mes forces.

Réprimant l'angoisse due à l'obscurité qui étendait l'opacité de son manteau, je me réjouis d'être à ce point exténuée que le sommeil m'aura exilée bien avant que la nuit ne reconquière ce territoire.

Ainsi m'allongeai-je tout contre le chat et, nous calfeutrants sous l'épaisseur de la couette, je fixai du regard la petite trappe qui accomplissait de sceller sa paupière.

« Demain, sans nulle doute, je reprendrai la liberté qu'il m'a volée ! »

Emplie de ce vif espoir, mon visage acheva de s'enfouir sous la couverture. Blottie et sécurisée, je m'assoupis sereinement dans les effluves du soir.

Au petit matin, ce fut tout au contraire harassée que je m'éveillai, baignée dans la lumière qui n'avait pas oublié notre rendez-vous, à l'instar de ma vitalité.

Après m'être étirée sans véritablement réussir à chasser ma somnolence, je pris l'une des pommes dans le plat avant de me rasseoir sur le lit. Tout en croquant sa chair aqueuse et sucrée je constatai, au bout de quelques minutes d'une évagation coutumière, que le chat n'était plus présent dans la cave.

« Il est sûrement parti faire un tour. » conclus-je, cette perspective me faisant envie. « Il a raison et je compte bien en faire autant ! »

Résolue, je me dirigeai vers le robinet pour y boire mon content avant d'en profiter pour me laver le visage. L'eau était froide et acheva de me réveiller totalement.

Tournant ensuite le dos à l'évier pour déposer mes mains sur son rebord, j'étais bien décidée à sortir d'ici au plus vite.

Mon regard croisa une nouvelle fois la petite malle rouge qui avait chatouillé ma curiosité la veille. Je l'approchai aussitôt pour m'en saisir et la déposer sur la table. Elle était lourde et semblait contenir un objet massif qui en comblait l'intérieur.

Un son presque inaudible attira alors mon attention et semblait trouver son origine dans les entrailles de la boîte de fer. Approchant l'oreille, je perçus plus distinctement ce tempo mystérieux que j'identifiai maintenant comme étant le tic-tac d'un probable réveil enfermé là.

« ... j'espère que ce n'est pas une bombe... » m'alarmai-je sans pour autant valider cette improbable hypothèse.

Je tentais alors de forcer l'ouverture en agrippant ce qui devait être la poignée pour la tirer de toutes mes forces, sans résultat.

La faiblesse de ma musculature m'affirmait qu'il me serait impossible de l'ouvrir, ainsi laissai-je tomber cette stupide boîte pour en revenir à mon idée première ; m'évader.  
La seule issue possible était sans aucun doute la porte qui se dressait tout en haut de l'escalier.

« ... l'escalier... »

Le premier problème, insurmontable à mon sens, était qu'il ne se trouvait pas éclairé, la lumière étant arrêtée par le mur qui se prolongeait vers le centre de la cave, et qui bifurquait sur la gauche pour former la petite pièce des toilettes.

Après mon exploration de la veille dans le noir complet, je me trouvai bien idiote d'être à nouveau prise d'angoisse pour si peu.

Mais cet endroit, en particulier, avait une deuxième raison de m'effrayer. Elle s'avérait d'ailleurs si ridicule que j'eus honte d'oser même y songer. Mais, après tout, je ne faisais-là que de me le confesser à moi-même, une fois encore.

« Le son grinçant qu'émet le vieux bois me terrifie... »

Je ne saurais véritablement en expliquer la raison tant mes souvenirs m'apparaissaient embrumés, à la manière d'un rêve. Et pourtant... c'était une absolue certitude en mon cœur.

« Ce son atroce... a toujours été celui de leurs grognements quand ils rampaient jusqu'à moi... »

Mes palpitations s'accéléchèrent à cette simple pensée mais je la fis taire aussitôt, redoutant à juste titre de perdre le fragile contrôle exercé sur mon angoisse.

« Gravier ces interminables marches... Il me faut à présent m'y résoudre, si toutefois je désire m'échapper de ce lugubre endroit. Après tout, le monde entier s'empresserait de m'affirmer qu'il ne s'agit, sans énigme, que d'un vieil escalier en fin de vie. Et c'est ce que je dois maintenant m'efforcer de penser pour gagner ma liberté ! »

L'opacité du néant me toisait, tremblante à ses pieds. Je pris alors une grande respiration et m'avançai, par force de nécessité, au-dedans de cette cavité de ténèbres qui m'avalait d'une seule bouchée.

Tâtonnant à présent dans son gosier et en dépit de mes efforts pour les repousser, les images de mes cauchemars se battaient pour s'imposer à mon esprit. L'insoutenable saisissement de pressentir le sol se dérober sous mes pas exacerba l'agitation de mon cœur. J'allai céder à la panique au bout de quelques pas seulement quand, plus haut sur ma gauche, se dessina la finesse d'un sillon de lumière. L'espoir rejaillit à la vue de la clarté pour aussitôt enflammer ce poltron de courage et, guidée par ce phare, j'avançai dans sa direction en toute hâte quand mon pied heurta soudain l'escalier.

Je me retournai alors un court instant pour contempler le décor éclairé de ma prison que la peur me faisait presque regretter d'abandonner.

Désormais je goûtais la saveur véritable du baiser de l'épreuve.

Je rassemblai alors tout ce que je pouvais contenir de persévérance pour déposer le pied sur la première marche et m'y élever.

« ... Aucun son... pas le moindre grincement... »

Soulagée, je repris sans attendre mon ascension, les mains tendues vers l'avant jusqu'à toucher le mur qui me faisait face, dessinant en mon esprit la partie de ce cachot dont la muraille était enténébrée.

Je pivotai alors vers la gauche, suivant le chemin que m'imposait l'escalier et qui me plaçait maintenant en contrebas du trait de lumière dont la lueur, me sembla-t-il, s'était accrue.

« La porte n'est plus qu'à quelques mètres de moi ! »

A nouveau exaltée jusqu'au débordement je m'accolai à la paroi, badigeonnée d'humus poisseux qui avait néanmoins la charité de guider mon équilibre.

Le souvenir de la terreur avait pourtant déserté l'amplitude de mon âme quand je fis soudain le pas de trop. Sous l'indolence de mon pied qui se figeait, le bois venait de grommeler son premier avertissement. Aussitôt mon être en fut statufié.

Ils étaient bel et bien là, ballet d'ombres sinueuses, sournoisement tapies et ne se lassant jamais de ma compagnie.

« Est-ce leur salutation en préliminaire d'abominables retrouvailles ? » spéculai-je en tremblant.

« pourquoi me poursuivez-vous... où que j'aie ? »

Pourtant, malgré l'horreur que m'inspira ce grognement je ne pouvais si proche du but me résoudre à succomber aux assauts de l'effroi.

« Un autre monstre, plus terrible encore, va bientôt revenir en ce lieu et force est de constater que je le redoute bien davantage à mes pesantes chimères... »

Vile et faible, je m'empressai de sceller mon regard. Cela ne fit bien sûr pas la moindre différence mais, comme si par cette action extérieure je me dissimulais en moi-même jusqu'à me rendre invisible, ainsi quelque peu détachée de la réalité de ce lieu me fut-il possible de continuer sur ma lancée.

Chaque nouvelle marche grinça dès-lors avec plus de sévérité que la précédente. La menace s'était faite à ce point palpable que je pouvais maintenant les entendre maugréer, comme s'ils avaient glissés le vaporeux de leurs formes jusqu'à mes chevilles tremblantes.

Des larmes de terreur s'écoulaient le long de mes joues et j'avais presque oublié la raison qui m'avait poussé à entreprendre cette folie quand mes mains, dans une gestuelle désespérée, se posèrent enfin sur la porte du rez-de-chaussée.

Dans un soulagement d'une ferveur à m'en expirer l'âme, j'oubliai quelque peu l'infâme agglomérat qui tapissait mon dos pour me saisir de la poignée. Déçue mais sans réelle surprise, la porte était bien entendu fermée à double tour.

« Mais, peut-être me sera-t-il donné de la forcer ? » espérai-je encore.

Prenant aussitôt appui sur mes jambes, je frappai sa surface d'un coup sec de l'épaule. Elle ne bougea pas d'un iota alors je réitérai mes assauts avec force et conviction, sans plus de succès. Saisie par une intense frustration, je me baissai pour observer la pièce dont elle m'interdisait l'accès, par-delà l'écart entre le sol et la porte. Une nouvelle déception m'assaillit alors car la fente s'avérait bien trop mince pour y distinguer le moindre détail.

A bout de nerfs et étreinte une nouvelle fois par l'angoisse, je me relevai pour tambouriner sa surface, m'écrasant sur son inflexibilité avec toute la médiocrité d'un corps frêle.

La douleur dans mes poings devint très vite aiguë mais, ne m'en préoccupant pas, je ne pouvais penser à autre chose qu'aux insistantes présences dissimulées derrière-moi.

La seule issue possible étant cette porte au cœur de fer, insensible à mon calvaire. Désormais me gardaient-elles acculée dans cette hauteur.

Je fus saisie des craintes les plus véhémentes au point de ne pouvoir enrayer de la marteler quand, soudain, victime de cette frénésie, je glissai de la marche sur laquelle mon pied avait pourtant enraciné son appui.

Un indescriptible vertige s'ensuivit et il me sembla que mon cœur refréna sa course folle jusqu'à cesser de battre, l'espace d'un interminable instant.

De cette décélération intérieure qui s'étendait maintenant pour impacter la réalité, j'avais le sentiment de léviter par-dessus la surface moelleuse du vide dans lequel je m'enfonçais.

« Encore ? Cette sensation, c'est... le temps qui ralentit sa course ? »

Cette suspension irréaliste s'amenuisait pourtant de façon exponentielle tandis que la danse tranquille des boucles fauves de ma chevelure accélérât sa cadence. Me sentant à nouveau tomber vers le fond de la cave où me réceptionneraient mes sinistres compagnies, je présentais ce terrible instant où ma chair s'écraserait sur le pavé de l'abîme. Aussitôt, la première collision se fit avec le mur sur les striures duquel mon dos s'écorcha. J'endurai ensuite les vicissitudes de mon abrupte débâcle et dévalai le reste de l'escalier pour finir ma chute à ses pieds.

Étendue sur les dalles gelées, la chair inanimée, la calamité que j'étais délaissa de se lamenter sur la souffrance de son corps en morceaux. Puis, au terme d'un égarement dont la durée exacte m'avait échappée, ma silhouette distordue redressa tout en lenteur le poids de son fardeau.

Alors, en l'avidement s'élancer d'un cataclysme intérieur, j'explosai tel un pantin dont l'épouvante faisait à présent gesticuler les membres en tout sens.

Soumise à sa percée sauvage, je n'avais plus aucun moyen de contenir la démesure de sa furie.

Les cris de détresse qui s'égosillaient en moi ne dépassèrent pas le seuil de ma trachée où ils s'agglutinèrent jusqu'à l'obstruer. Dans une série de soubresauts incontrôlables qui contractèrent ma chair avec violence, j'étouffai soudainement et, prise de panique, mes mains se précipitèrent à ma gorge. Le décor qui m'entourait sembla tourner de plus en plus vite jusqu'à menacer de s'écrouler sur mon être.

Prisonnière de cette démence soudaine, je déambulai sous son diktat telle une âme possédée dans ma geôle de pierre. Asphyxiée, je me sentais mourir, basculer dans un gouffre sans fond d'où l'espérance était absente.

Ma volonté d'y résister fut toute proche de rendre les armes quand, tel un violent coup de tonnerre qui m'assourdit, un fracas métallique me fit tressaillir au point de débloquer dans l'instant mon souffle emprisonné. Je tournai alors ma terreur en direction de l'évier quand j'y aperçus le responsable.

C'était le chat, de retour de sa promenade et qui me regardait, le torse fièrement bombé, comme s'il se croyait ce héros qui me sauva in extremis d'une mort promise.

Mon esprit mesurant alors toute l'ampleur de cette expérience, je compris que la folie m'avait étreinte avec tant de fièvre que mes facultés s'en trouvaient encore désorientées.

Pourtant, mon seul regret en cet instant de supposée délivrance fut de subsister la captive de cet enfer.

A bout de nerf, je me laissai tomber à genoux sur le matelas, redoutant de perdre la raison à l'idée d'être enfermée ici pour le restant de mes jours. Tandis que mon âme semblait succomber au maléfice d'une transe sinistre, la spontanéité du chat le fit s'inviter sur la rigidité de mes jambes. De sa petite tête alors, il caressa mon épaule. Baignée dans un désespoir livide, je constatai que, malgré elles, mes lèvres avaient esquissé un sourire.

« ... heureusement que tu es là, mon ami... » pensai-je en réalisant qu'il était tout à fait véritable que je n'avais que lui au monde.

Sa présence m'apaisait et je remerciai le Ciel de me l'avoir envoyé.

Il s'était montré le gardien de ma folie et venait de m'empêcher d'y sombrer.

« Comme j'aimerais pouvoir en un son te nommer et te voir, tout rond de dos, t'étendre dans une caresse, extasié de te faire ainsi couronner. Ma si précieuse compagnie... comme ma voix aimerait te le confier... »

Une vision m'apparut alors et au bout de quelques secondes d'égarement, je me tournai dans sa direction, l'âme exaltée.

« Tu es un ange descendu du ciel ! » proféra ce coup de cœur qui résonna en moi d'une force telle qu'il me sembla presque l'entendre se réverbérer de part et d'autre de la cave. Hélas, au-dedans des murailles de ma propre chair venait de s'écraser lamentablement sa puissance. Déjà cette émotion venait-elle de se dissoudre dans les méandres de mon silence, et cette cruauté ne me laissa que l'insoutenable certitude de n'être rien, pas même la tristesse et les larmes qui m'envahirent soudain.

« ... je suis impuissante à lui exprimer ma reconnaissance... impuissante à sortir d'ici... impuissante à tout ce que je désire entreprendre, de la plus difficile à la plus simple des actions... » Anéantie, je me recroquevillai sur le matelas, tourmentée par la fatalité car, quoi que je fasse, une telle insignifiance ne méritait pas d'autre sort que celui-là. Finalement, et par un tout autre chemin, je venais de toucher le fond du gouffre où me laisseraient à raison dépérir les astres. La fatigue s'insinuant en moi comme le plus enviable des remèdes, ma pesanteur s'endormit par-dessus la couverture, toute humide de mes pleurs. Hélas, cette nuit de repos n'avait fait que de reporter sans aucun fruits mon désarroi car, le lendemain, c'était le cœur fatigué et le corps endolori que je réintégrai la réalité de ma prison. Gelée de la tête aux pieds, mon seul souci fut de me glisser sous la couverture, telle une hermine qui se réfugie dans la sécurité de son terrier. Immobile, je n'accordais d'intérêt qu'à la chaleur réconfortante de la couette qui me dissimulait.

« A quoi bon me lever... mes papilles m'affirment qu'il n'y a plus de saveur en rien... alors que ce rien soit désormais l'époux du mien... »

Le chat quant à lui ne dédaignait pas sa joie de vivre et, après s'être étiré dans un bâillement interminable, il sauta avec agilité sur la surface de la table. De cette hauteur, son miaulement fit aussitôt retentir ses exigences.

En réponse à sa requête, la mollesse de mon bras s'extirpa de ma précieuse chrysalide pour lui indiquer la nourriture à sa gauche.

Il ne s'y intéressa aucunement et poursuivit de me signifier son désir véritable.

« Je t'en prie, n'insiste pas... je n'ai pas la force de me lever... » le supplia mon silence tandis que je me recroquevillai davantage.

Sans doute me fixa-t-il un instant jusqu'à se lasser de mon absence de réaction. Je l'entendis alors sauter sur l'évier pour disparaître dans le tuyau.

« Oui, profite de ta liberté pour aller t'amuser dehors... » pensai-je, un peu plus affligée par cette chance qu'il avait d'être si menu.

Les heures se succédèrent ensuite, colorées de rêveries, d'angoisses explorées et de somnolence qui m'en délivraient par intermittence. Mon inexorable enlèvement avait déprécié ma nature au point où tout m'était enfin devenu égal, même le mince espoir de liberté qui subsistait malgré tout, comme une mauvaise herbe qui s'entêterait à repousser sans cesse.

La perspective de me laisser mourir s'était faite insidieusement l'ambition désormais assumée de mon inertie. Ainsi, le temps qui me séparait encore de ce suprême instant n'était plus, à mes yeux, qu'une insupportable éternité.

« Ô, Mort... que n'exauces-tu ce corps en sa tombe où il se tord ? »

Hélas, sa cruelle indifférence dédaignait mes appels à la clémence et je m'obstinais à l'invoquer encore, embaumant cette parcelle de Latomies par l'aria silencieux d'une interminable agonie.

Bien plus tard, j'étais endormie quand le fracas de la foudre qui s'abattit non loin d'ici m'extirpa de l'hibernation.

Un violent orage venait d'éclater. L'assombrissement du ciel avait peint ma prison de noir et la pluie torrentielle, déversée dans l'évier par la bouche béante de la trappe, faisait un boucan de tous les diables.

« Le chat ! » m'alarmai-je pour aussitôt m'agenouiller et tapoter le sol des mains dans l'espoir de sentir la douceur de sa toison se frotter à moi.

Au bout d'une vingtaine de seconde passée ainsi, je dus me rendre à l'évidence.

« Il n'est pas ici ! » m'affolai-je jusqu'à l'éclosion de la panique.

Accompagnant sa montée, la culpabilité si coutumière à mon existence me poignarda de sa lame émoussée.

« C'est ma faute ! » m'accusèrent farouchement mes pensées.

Sans attendre, je me précipitai à l'ouverture mais au-delà du torrent d'eau coléreux qui s'y écoulait, je ne pouvais rien pénétrer de l'épaisse obscurité.

Incapable de m'égosiller, je frappai le tuyau de métal d'une succession de petits coups secs, espérant qu'il percevrait mon appel d'entre les gutturaux dégorgements de cette bouche de gargouille.

Les minutes s'écoulèrent et toujours aucun signe de lui. Envahie par le désespoir, je regagnai le matelas, frigorifiée par le souffle de l'orage qui avait ébroué sa fureur sur mon visage.

« Mais qu'ai-je fait ! » repris-je de me flageller.

J'emprisonnai alors ma tête entre mes paumes pour aussitôt laisser dégringoler son poids sur mes genoux.

Plus mal que bien, je tentai d'encaisser la tristesse qui me martelait avec véhémence quand se redressa mon visage, tout humide de mes peines. Saisie par une impulsion, je ne sus véritablement pourquoi mes mains se lièrent ensemble avec force et tandis que se scellèrent mes paupières, ce sentiment sembla jaillir en l'intensité de mon cœur meurtri.

« Mon Dieu... je vous en prie...  
Ne me privez pas de mon compagnon...  
Faites qu'il revienne, sain et sauf,  
Pour illuminer à nouveau les ténèbres de ma solitude... »

La souffrance touchant du doigts l'affliction, je me désespérais que quiconque puisse entendre les cris silencieux de ma détresse quand soudain, le miaulement de mon compagnon se fit entendre. Aveuglée par l'obscurité, je retins aussitôt mon souffle en précipitant mes mains vers la trappe. Le bout de mes doigts effleura alors la souplesse d'une texture imprégnée sous laquelle brûlait la chaleur de la vie. Je ressentis alors la vibration de son ronronnement dont le tapage ambiant avait rendu inaudible l'affectueuse mélodie.

« ...il... il est là... trempé comme une souche, mais bien vivant ! »

Le corps tremblant et l'âme intensément brûlante, je le pris dans mes bras pour l'étreindre avec tendresse.

« Je te demande pardon... pardonne-moi... » sanglotai-je intérieurement tandis que ma chemise de nuit se faisait imbiber de l'eau dont sa fourrure était gorgée.

Mais comme cela m'était égal, puisqu'il était à nouveau là.

D'un geste ample, je me saisis de la serviette qui entourait le restant de fromage. M'asseyant sur le lit, je tentai à présent de sécher sa toison entre deux caresses qui le ravissaient.

Ce bonheur immense qui distillait en moi sa douceur m'avait transportée à cent lieux de ma résignation des dernières heures. En mon cœur s'était éveillée l'envie de le conserver à tout prix.

Mon œuvre de séchage accomplie, je déposai délicatement mon ami sur la couverture pour me coucher à ses côtés et laisser à mes doigts la joie de l'aduler. Emportée par un sourire, je songeai alors à ce vieil adage du « jamais deux sans trois ».

« Car une fois de plus, tu viens de me sauver la vie ! » pensai-je, emplie de tendresse pour mon petit sauveur. « J'avais abandonné et tu m'as rappelé ce que peut être le bonheur. Je veux le ressentir avec autant de force à l'avenir ! »

Une fatigue soudaine venant alors ternir l'apogée de ma volonté retrouvée, ma conscience commença à sombrer délicieusement dans l'anesthésie. Je m'empressai donc de retenir cette grâce de détermination quelques instants encore, afin de la placer toute entière dans cette unique résolution.

« Et c'est pourquoi je vais tout faire pour m'en sortir ! Je te le promets ! »

L'orage semblait s'être éloigné. La pluie avait enfin cessé de déverser son impétuosité dans notre abri qui, de par l'incompréhensible bonheur qu'il renfermait, s'était transformé en véritable petit havre.

Hormis le rythme régulier des gouttelettes qui tombaient une à une sur la surface de l'évier, le calme était à présent revenu.

Le chat chantait pour moi la berceuse de ses ronronnements et ne bougeait plus du creux de ma hanche contre la chaleur de laquelle il était venu se blottir.

Je le caressais sans m'en lasser et, soucieuse de tenir ma promesse, je réfléchissais à la suite probable de mon existence.

Il était maintenant évident que je ne m'évaderai pas de cet endroit et qu'il me fallait composer avec le retour prochain de mon ravisseur.

« Quelles peuvent-être ses intentions véritables ? Qu'attend-il de moi ? »

Ne pouvant répondre par moi-même à cette angoissante question je repensai, sans aucune nostalgie, à l'âge de mes dix ans. A cette terrible succession d'événements dont le point final avait été l'embrassement de mon foyer.

Ce qu'il s'y était passé ce jour-là m'avait fait prendre la décision de me couper du monde pour toujours, et puisque c'était une réaction que ce Kirlian semblait désirer, c'était-là un domaine où je pouvais prétendre exceller.

« Me cacher dans mon propre corps ! En sa présence, mon âme se rétractera si profondément qu'aucun de ses actes n'aura le pouvoir de m'atteindre ! Je ne serai ni le témoin ni la complice de ses ambitions, quelles qu'elles puissent être ! »

Cette probable présomption demeura pourtant vivace en mon cœur et je m'en persuadai, jusqu'à ce que la fatigue vienne éclipser de mes pensées cet avenir funeste et redouté.

Le lendemain matin, la profondeur de mon sommeil fut troublée par une succession de sons distordus dont l'écho me parut s'amplifier jusqu'à m'arracher à la douce étreinte de Morphée. Encore somnolente, je réalisai à peine de quoi il pouvait bien être question quand le bruit d'une porte qu'on claqua acheva brusquement de me ranimer.

La chair pétrifiée, mon regard se fixa sur le plafond tandis que mon cœur affolé résistait encore aux assauts de la terreur.

« ... ai-je rêvé ? » espérai-je naïvement quand je perçus soudain des bruits de pas en provenance de l'étage.

Aussitôt cette certitude acquise, mon sang ne fit qu'un tour.

« ... Il est revenu ! »



CHAPITRE IV  
LES BELLES NUITS  
DE VACÈGRES



Ma chair se pétrifia.

« Ai-je à ce point mal estimé les jours écoulés ou bien a-t-il écourté son mystérieux voyage ? » m'affolai-je, martelée par mes pulsations dont le tintamarre intérieur assourdissait mes oreilles. Quand ses pas semblèrent le diriger lentement vers la porte de la cave, ce fut à cet instant que se dissipa la paralysie de mon corps. Immédiatement, je me remémorai la décision qui avait été prise la veille de replonger dans la catalepsie.

Cette soudaine présence et l'agitation en provenance de l'étage avaient éveillé le chat qui étira la souplesse de sa musculature.

« Le chat ! » m'affolai-je de plus belle. « Kirlian ne doit pas le découvrir ici au risque de me séparer de lui ! »

Dans la panique et ne sachant pas si le temps me serait donné, j'attrapai mon compagnon pour le pousser dans le tuyau.

Les mains tremblantes, je m'affairai ensuite à décrocher le lien de son attache.

« Je suis désolée de te bousculer ainsi ! » pensai-je. « Mais je te promets de venir t'ouvrir cette nuit, quand tout danger sera écarté ! »

Afin de m'assurer qu'il ne puisse pas s'inviter ces instants où Kirlian m'imposerait sa présence, je nouai solidement la ficelle autour des deux anneaux de la fermeture, scellant la trappe et redonnant ses droits à la nuit.

J'eus tout juste le temps de regagner le lit et comme pour pallier mon mutisme, le sinistre grincement de la serrure se lamenta en se déverrouillant.

La porte se déployait à mesure que la lumière de l'étage tapissait l'ombre de mon ravisseur sur le mur d'en face.

Aussitôt les deux néons du plafond s'allumèrent en clignotant de manière épileptique. Quand la lividité de l'éclairage se stabilisa finalement pour achever de sculpter les contours de cette cavité, ses pas assurés entamèrent leur descente en ce qui était la profondeur de son antre. Sous la pesanteur de sa masse qui accablait le vieil escalier, il satura dès-lors le silence de grognements, exhalés d'entre les avaloirs béants des espaces qui séparaient les marches.

« Veut-il me prouver en méprisant l'hostilité de ce tapis d'écueils qu'il ne les craint pas, comme si le maître de ces lieux se trouvait être fatalement plus redoutable encore ? »  
Après avoir affronté les chimères de l'obscurité, ma prochaine épreuve consisterait cette fois en ce glacial et imminent face à face ! »

Perpendiculaire à sa position, je me tenais assise sur le matelas quand mes bras, dans un ardent désir de protéger mon intégrité, enroulèrent leur nervosité tout autour de mes jambes repliées.

Ravalant sans succès l'épouvante, mon courage capitula sous la bannière de mes boucles échevelées quand mon visage y plongea ses tremblements irrépressibles. Puis, annihilant le sinistre tempo battu par l'indolence de sa descente, il clôtura son entrée par un duo de note soupiré en deux pas étouffés par-dessus le pavement biscornu.

Aussitôt, la souveraineté de son envahissante présence se répandit jusqu'à combler le plus lointain recoin de ma cellule.

En mon être la tétanie demeurant, je sentis mon existence comme dépouillée d'une complexité qui l'avait jadis colorée.

Cet homme, moi et les murs de cette boîte, ainsi se rétrécit ma conscience en l'abandon du souvenir de ses arômes.

L'essentiel en mon cœur m'avait à nouveau désertée.

« Cet endroit où je me sentais chez moi... » murmura la braise d'un espoir presque consumé. « Je veux y retourner... où qu'il soit... »

De sa corde unique mon âme vibrait en ce souhait quand le silence de ma mélodie fut soudain surplombé par le timbre de sa voix posée.

— Bonjour, Evy.

Mon corps se crispa à cette lugubre salutation dont l'écho induisait en mes perceptions tout l'irréel d'une omniprésence éternelle.

— Tu te portes bien à première vue. ajouta-t-il aussitôt, satisfait. Je m'inquiétais d'ignorer si tu oserais sortir de ta cachette pour t'alimenter.

Le bruissement du tissu de ses vêtements me parvint alors pour m'indiquer qu'il avait commencé à m'approcher.

— Mais je constate sans grande stupéfaction que l'instinct de survie reste plus fort que tout. Même pour toi.

Un pas après l'autre et dans une lenteur qui sembla ralentir le temps lui-même, ainsi s'approcha-t-il pour me rendre cet instant insoutenable.

— Alors, comment c'était ? Raconte-moi ! m'interrogea-t-il sur un ton curieux à l'amusement palpable. As-tu apprécié cette expérience ? Je suis sûr qu'elle a dû être très intense !

Malgré mes efforts pour rester de marbre, mon regard à demi dissimulé par mes cheveux et mes bras fit alors glisser sa terreur luisante en direction de la source de ses tourments.

La lumière crue sous laquelle il se tenait maintenant immobile se révélait à ce point éblouissante que je ne pus distinguer davantage que la forme générale de sa silhouette.

— Hum... les traits de ton visage semblent me gémir tout le contraire. ajouta-t-il, quelque peu déçu. Bien que le haut de son corps demeurait dissimulé dans l'aveuglante clarté, je pus néanmoins affirmer qu'il était d'une constitution oblongue, à la limite de l'androgynie.

Ce corps fantomatique à la détente élastique ne s'affublait que de noir, comme si délibérément il se désirait sinistre en tout.

Son regard que je ressentais pénétrant semblait maintenant m'examiner de la tête aux pieds.

— Tu t'es blessée ? s'exclama-t-il aussitôt.

Déstabilisée par la gravité de son affirmation, je fis courir l'empressement de l'anxiété sur ma jambe dénudée. Là, j'y découvrais l'estampe d'une ecchymose au style abstrait tatouer mon tibia de nuances cobalts.

Loin de me porter à m'affoler davantage, ce fut tout au contraire l'esprit tranquille que j'admirai la poésie visuelle de ce dégradé, sans doute causé par ma chute malheureuse dans l'escalier.

Le peu de lumière disponible couplée à cette coutumière somnolence de toute souffrance physique m'avaient laissée dans l'ignorance d'être revêtue d'une si charmante parure.

Mais alors que ma contemplation m'absorbait au point d'avoir délaissé la terreur de sa présence, Kirlian s'empressa de parcourir la distance qui nous séparait encore. Il s'agenouilla alors à ma hauteur pour se pencher sur mon mal, m'arrachant par la même à la délicatesse de l'égarement.

Mon regard se précipitant sur son visage tout à coup si proche du mien, ce qui n'était jusqu'ici que l'esquisse de ses traits se figea dans l'acrylique d'un lumineux portrait.

Alors, mes yeux écarquillés plongés dans les siens, je le reconnus.

## DEUX SEMAINES PLUS TÔT...

Vacègres était une petite ville rurale à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Budapest.

Touristique, elle était bien connue pour son vin de Tokay. Louis XIV en fut friand au point d'avoir baptisé ce nectar « le vin des rois, le roi des vins » ce qui, plus de trois-cent cinquante ans après, faisait toujours la fierté de ceux qui en avaient conservés précieusement l'art et la manière.

Mais Vacègres la florissante possédait également une seconde particularité.

Au milieu de la forêt, aux abords de la ville, se dissimulait ce qui était officiellement pour les gens extérieur, un centre de repos. Toute honte et malaise mis à part, il s'agissait en réalité d'une annexe de l'asile de la capitale.

« ma maison... »

Je ne m'y trouvais pas véritablement heureuse mais c'était le choix que j'avais fais, sept ans plus tôt, et même s'il m'avait souvent contristée, ce fut le seul qui me préserva de ce que je voulais fuir alors.

Ici, isolée pour toujours du monde extérieur, l'existence réglée par la main même de l'horloger, deux vies discordantes s'offraient à moi.

A neuf heures précise, une infirmière venait quotidiennement m'extirper d'un sommeil sans rêve. Hardie, elle tirait tout d'abord les vieux rideaux orangés qui gardaient captif en ma cellule la teinte d'un soleil qui rechignait à se lever.

Après m'avoir servi mon déjeuner qu'elle me faisait avaler péniblement à l'aide d'une cuillère jetable, elle me lavait pour aussitôt me vêtir d'une nouvelle chemise de nuit blanche.

Allongée sur mon lit en un état végétatif, arrivait ensuite la visite éclair du docteur Lénard ou de ses assistants, en fonction de sa présence au sein de l'établissement. Attelés en vain à me faire prononcer quelques paroles, ces derniers s'interrogeaient et spéculaient sur la bizarrerie de mon état.

Mais cela faisait des années déjà que je n'espérais plus être comprise en quoi que ce soit. Leurs visages, déconfits par une paradoxale indifférence, ne faisaient que renforcer jour après jour cette conviction.

Une bête curieuse, épiée par des visages dénués de compassion, voilà tout ce que j'étais.

« Entrevoient-ils les larmes d'une souffrance silencieuse qui s'écoule de mes yeux hagards, comme les deux insondables gouffres de mon désespoir ? »

Elle retentissait alors de par tout le quatrième étage où les patients séjournaient, la sonnerie qui annonçait l'heure du repas de midi.

La plupart du temps, la composition de notre bouillie se répétait au fil des jours, mais pourquoi se soucier d'émerveiller le palais de pauvres déréglés mentaux ?

Pourtant, en ce qui me concernait, c'était très bien ainsi.

Tout le jour s'écoulant, je ne désirais aucunement prendre le moindre plaisir et comme pour rendre la pareille à ce monde, je m'enfermais dans une profonde indifférence de tout ce qui pouvait m'entourer.

Certains diraient d'une telle obstination qu'elle était hautaine en plus de se révéler vaine.

« Mais comment faire... dés-lors où le décorum semble s'être évidé de cette essence que l'on nomme « la vie », qui se donne et se reprend elle même à l'envie ? »

Une fois le repas terminé, l'infirmière débarrassait le plateau et m'emmitouflait dans un peignoir rouge marqué des initiales du centre. Un A et un V qui se chevauchaient pour donner cette image de deux triangles qui s'interpénétraient.

Elle me conduisait ensuite à la salle de jeux, une grande pièce aux nombreuses baies vitrées dont les volets étaient toujours gardés clos.

Comme si la lumière nous était également confisquée, seule l'armée de néons agencés à la file indienne sur la surface des haut plafonds éclairait la multitude de nos visages livides.

Là, ils entassaient les patients dans ce qui ressemblait davantage à une garderie qu'à un hôpital ayant vocation à nous guérir.

Dispersés d'un coin à l'autre, d'âges et de sexes différents, mes congénères arboraient un visage blanc et sans expression, pétrifiés pour la plupart dans une torpeur malsaine.

C'est là qu'elle me laissait jusqu'à dix-sept heures, assise sur l'une des vingtaine de chaises disséminées, ici et là, comme une forêt de souches mortes. De longues heures où il me semblait me perdre dans ce labyrinthe de douleur qu'étaient les méandres de mon cœur.

Habité par le tumulte d'inexplicables tourments, seule la médication m'empêchait de désarticuler mon corps sous la terreur qui me martelait quelques fois cruellement.

« Une mer paisible dont de périodiques et violentes secousses sismiques défigurent longuement le paysage de ses profondeurs... »

Je me faisais ensuite reconduire à ma chambre pour le troisième et dernier repas qui précédait le débarbouillage, la prise de médicaments et la mise au lit.

Arrivait alors ce moment dont l'imminence rallumait progressivement en mon être l'ardeur et la chaleur de la vie. Ainsi, à la tombée de chaque nuit, me remémorais-je ce désir ardent comme venant ponctuer son interminable journée. L'instant où la paume de mon infirmière pressait l'interrupteur de la lampe et verrouillait la porte derrière elle, à l'aide de l'une des nombreuses clefs de son trousseau.

« Le moment où, enfin, je m'éveille ! »

Le centre n'accueillant que des fous dociles, largement maîtrisés par leur médication quotidienne, presque tout le personnel finissait son service à vingt-heures.

Ne restaient alors qu'une infirmière de garde et un agent de sécurité. Ce dernier s'occupait principalement de l'extérieur du bâtiment mais effectuait aussi une inspection des couloirs, deux fois par nuit.

C'était un homme qui aimait par-dessus tout le travail bien fait. Il l'exécutait à la perfection au point même de me faire songer, parfois, à un robot mécanique que l'on aurait programmé puis remonté avec une clef.

Infatigable il était armé, pour satisfaire à l'acquittement de son office, d'une lampe de poche robuste et de sa jolie montre à gousset. Parfaitement à l'heure, celle-ci lui indiquait avec précision le planning de ses rondes.

« Trois heures trente et six heures trente ! »

Tous les soirs donc, animée par une exaltation grandissante, je me glissais hors de mon lit pour m'atteler à crocheter la serrure de la porte. Pour se faire j'avais déformé le crochet d'un cintre cassé, récupéré dans une corbeille à papier oubliée par la femme de ménage.

Les serrures étaient vieilles de plusieurs décennies et forte de mon expérience, cela ne me prenait que quelques instants pour déverrouiller la porte blanche de ma cage.

Déployant celle-ci, je longeais en silence l'interminable couloir des chambres, agréablement plongé dans la pénombre et les absences.

J'endurais pourtant ici la première et la plus douloureuse étape de ma furtive escapade.

Ma chambre se trouvant être la dernière, il me fallait passer devant les autres cellules où se trouvaient enfermés mes congénères.

Et comme chaque nuit, je prêtais l'oreille au triste concerto de leurs pensées qui accompagnaient mon évaison.

Chambre 32, Brigitta Bartok, trente-sept ans. Cris plaintifs étouffés par la couette qu'elle mâchouille entre ses dents.

« ... j'ai faim... juste un mot gentil... pitié... j'ai faim... »

Chambre 25, Amadé Pool, cinquante-huit ans. Prières incompréhensibles récitées, parfois en tournant sur lui-même.

« ... qui a défait les trois Astres dans une augure funeste, ainsi débuta la mitose et l'apprentissage de la juste gnose, jusqu'à ce que son souffle rappelle à lui ses pensées et ses fruits... »

Chambre 13, Hélias Wols, dix-huit ans. Terreur nocturne et hallucinations chroniques.

« Je vais mourir, c'est ce soir, mon cœur va lâcher, ils vont m'avoir, pourquoi, pourquoi personne n'écoute, aucune porte ne les retiendra et c'est ce soir, ce soir, ce soir... »

Chambre 4, Adam Keilsch, dix ans. Autisme sévère, état végétatif...

« ... maman... maman... maman... »

J'en avais le cœur déchiré.

Ce dernier ne clignait même plus des yeux. Son infirmière lui administrait des gouttes toutes les heures en journée et le soir venu, elle lui posait un bandeau qui les gardait fermés jusqu'au matin. J'éprouvais beaucoup de peine pour Adam. Il n'avait même plus le choix des scènes sur lesquelles abandonner son regard. Bien souvent, je m'attristais de deviner à quelles pensées il pouvait bien s'adonner, toutes ces heures passées à fixer en continu le même morceau de mur effrité.

Je préférais le plus souvent ne pas m'attarder. Ces âmes en peine et emprisonnées me rappelaient, de leurs murmures, que je n'étais qu'une intruse parmi elles.

« Pourtant, si cela avait été possible, je vous prêterai mon corps afin que vous puissiez avoir la chance de vous évader quelques heures... »

Ainsi, à chaque nouvelle nuit, ce sentiment me déchirait profondément l'âme. Alors mon cœur débordait de l'envie de se répandre sur les plaies de ce monde pour en soulager l'affliction.

Un cœur à son crépuscule qui s'enlisait, encore et toujours, dans l'amertume de sa risible insuffisance.

Arrivée au bout du couloir qui s'ouvrait sur la salle de jeux d'un côté et le comptoir des infirmières de l'autre, j'avais droit devant moi pour rejoindre la cage d'escalier dans le couloir d'en face. Là, telle une ombre mouvante, je descendais du quatrième au troisième étage.

Dès le début, les caméras à chaque recoin et tournant du bâtiment ne m'avaient pas échappé mais, fort heureusement pour moi, elles n'avaient jamais été activées. Averti depuis fort longtemps déjà, le docteur Lénard s'en plaignait à qui voulait bien l'entendre, discourant tout en vaines longueurs sur l'insécurité du personnel.

Arrivait alors le passage le plus délicat. Pour poursuivre mon chemin, il me fallait passer devant le poste des infirmières. Une pièce vitrée arrangée par ces dames en une réplique de petit salon où elles pouvaient prendre leurs aises, tout au long de leur nuit de garde.

Dans cet aquarium, un canapé usé était orienté vers une télévision où elles regardaient à la chaîne toutes sortes de séries à l'eau de rose. Bien souvent, je l'avoue, il m'était difficile de ne pas éclater de rire en surprenant leur tirade scandalisée ou larmoyante.

« Un coup d'œil rapide sur l'horloge ! Vingt et une heures dix-huit ! »

Profitant de leur attention rivée sur l'écran, je rampais avec prudence le long de la vitre, l'adrénaline en émoi. Une fois hors de vue, je me relevais avec face à moi un enchevêtrement de couloir aux multiples portes.

C'était l'aile des employés. Une route interminable de bureaux et de pièces où étaient stockés les dossiers des patients et autres paperasseries administratives en provenance de la capitale. C'était également le seul endroit de tout le complexe où les volets n'étaient jamais tirés, de jour comme de nuit.

Au-delà du verre invisible qui se dressait entre lui et moi, le sombre décor extérieur ne laissait deviner de lui qu'une vaste étendue d'ombres végétales qui ondulait sous la caresse du vent.

Lorsqu'une ouverture dans la couche nuageuse m'accordait cette grâce, mon regard pétillant contemplait les constellations que mon père m'avait jadis appris à reconnaître.

Orion, Pégase et la Grande Ourse dont le prolongement de la queue pointait sur Polaris. Cassiopée, la Lyre et jusqu'à la voie lactée quand celle-ci m'enivrait de son infinité.

Merveilleusement seule et exaltée par mon escapade, il m'arrivait souvent de parcourir ce dédale d'un pas sautillant, comme si j'étais redevenue cette petite fille, toute débordante de vie.

Après une longue et interminable journée, j'étais enfin libre.

Éclairé par la douceur d'une lune qui distillait son aura induline au travers des vitres, ce labyrinthe de silence était mon royaume et mon terrain de jeu pour la nuit.

A peine avais-je profité de l'exaltation de ma liberté que je me dirigeais, sans bruit, jusqu'à la porte 303 du couloir K. Créé tout spécialement pour le personnel de nuit, elle demeurait pourtant déserte d'un bout à l'autre de l'année.

« La bibliothèque ! »

Et quelle porte était la sienne. Unique de par son apparence, il n'en existait aucune autre semblable dans tout le complexe. Gigantesque et entièrement bâtie d'un bois sombre sculpté tout en finesse, elle était ornée d'une multitude de corps entremêlés. Au sommet de cet inquiétant spectacle trônait, telle une couronne, une paupière close qui se voulait indifférente aux cris de détresse de ces légions d'âmes en peine.

La contempler, je l'avoue, réveillait à chaque nouveau regard posé sur elle un écho lointain de cette angoisse qui me saisissait le jour.

Et pourtant, malgré le sentiment qu'elle m'inspirait, j'en tournais chaque nuit la poignée pour pénétrer dans cette pièce qu'elle gardait, tel un cerbère. Sans doute faisais-je déjà partie des ombres, car pas une seule nuit ce colosse prétorien ne m'avait refusé le droit de passage.

C'était donc en ce lieu que se fixait mon être pour les heures à venir. Ainsi découvrais-je les récits incroyables et les proses merveilleuses par l'essence desquelles s'échafaudait la cathédrale de mon âme égarée.

Tant de consolation avaient été savourées en me promenant dans la closerie florissante de ces innombrables livres.

Ils étaient la porte invisible par laquelle je m'échappais sans relâche, virevoltant d'une contrée à l'autre qui venait alors recueillir et modeler l'exaltation de mes pulsions de vie.

Quand mes carences avaient achevé d'engloutir à satiété ce grand festin, alors je m'apaisais pour glisser dans la sérénité.

Ce temps de quiétude et de sublime solitude, je le partageais entre ces lectures et mon goût pour le dessin et l'écriture.

Ainsi se peignait la toile de cet univers clandestin qu'était ma moitié de vie.

Puis, quand six heures venaient à sonner, à mon grand regret, je regagnais furtivement ma chambre pour dormir quelques heures avant la venue de l'infirmière qui m'annoncerait un nouveau tour de manège.

Sept années passées ainsi, à infuser dans cette étrange routine, chaque jour étant irrémédiablement semblable au précédent.

Jusqu'à cette nuit...

Je m'étais vouée à l'écriture d'une nouvelle histoire, cette soirée-là. Depuis un certain temps, déjà, ses contours s'étaient assemblés en mon esprit et elle n'attendait plus, pour prendre vie, que d'être couchée sur le papier déniché dans l'un des nombreux bureaux de l'étage.

M'étant appliquée de longues heures à lui donner corps, je la relisais dans son intégralité pour juger du résultat avant de m'en retourner sous mes draps.

## La triste histoire de Gretchen



### Introduction.

« ... Gretchen, qu'est-ce que tu fais ? »

« Tu ne devines pas ? C'est une couronne de fleurs. »

« ...Je vois que tu espères toujours qu'il se déclare... »

« Bien sûr ! Il me fera sa demande très bientôt, j'en suis certaine ! »

« Tu sembles si réjouie à cette idée. Qu'est-ce que cela peut avoir de si merveilleux... de se marier ? »

« Shen, ne sois pas jalouse, tu veux... Je ne t'abandonnerai jamais, tu le sais ? »

« ...Si tu le faisais mon cœur se briserait... »

« Chut ! Le voilà qui arrive ! »

Gretchen

Mon cœur ne cesse de pleurer malgré les années.

Quelquefois, quand je m'en sens la force, je me replonge dans mes souvenirs. A cette époque bénie où notre insouciance ne nous aurait jamais permis d'imaginer l'absurdité de notre commun destin.

Aujourd'hui et par ce récit que j'espère assassin, je veux te venger !

Montrer du doigt l'éventail des coupables !

Le cirque grotesque de l'humanité !

Que soient damnés ceux qui par deux fois t'ont tuée,  
mon aimée...

Journal de Rimbaud, 14 mai 1885.

Pour saisir la trame d'une vie, il serait sans doute excessif de commencer par le début car le destin, flâneur, y trace doucement sa route à notre insu. Jusqu'à ce jour où il nous appartient enfin de choisir les nuances et les arômes qui viendront peindre cette toile tout juste esquissée.

Je m'appelle Rimbaud Fergus et j'avais alors dix-huit ans quand je ressentis pour la première fois l'envie d'être un homme. Cette obsession, nourrie par la fougue de mon cœur amoureux, me poussait à courir après la maturité comme si ma vie, soudain, en dépendait.

La simplicité et l'humilité d'une vie de labeur, c'est cela qu'avait su inspirer en mon âme le prêtre de notre petite paroisse dont les sermons, toujours animés par l'éclat de sa ferveur, distillaient sa passion dans les cœurs des habitants de notre petit village. Ainsi, désirais-je perpétuer les valeurs de notre communauté au point de trépigner d'impatience d'arpenter sa route de pierre, solide comme les siècles.

Je revois la silhouette et les cheveux flamboyants de celle que j'aimais, assise en haut de la colline, sous cet arbre que les saisons s'amusaient à colorer avant que l'hiver ne vienne le déshabiller.

Comment aurais-je pu me douter, à cette époque, qu'elle pouvait être la proie d'une ombre qui viendrait à s'acharner sur elle de la plus abominable des façons ?

Je confesse aujourd'hui avoir été aveuglé par mes sentiments au point de m'être trouvé tout à fait incapable de lui venir en aide, lointains que nous étions l'un de l'autre quand, au contraire, je nous avais cru si proche...

Mais qu'aurais-je pu faire pour l'arracher à son destin ?

En m'approchant, je pouvais entendre le son de sa voix. Elle semblait rire joyeusement et le vent, qui glissait sous cette mélodie, la transportait jusqu'à moi pour m'enchanter.

« ... Je ne t'abandonnerai jamais, tu le sais ? Chut ! Le voilà qui arrive ! »

Ma joie se dissipa instantanément en comprenant la fin de sa phrase.

« Evidemment, elle parlait avec Shen ! »

— Bonjour Rimbaud ! Tu es bien matinal ! me lança-t-elle avec entrain.

— Gretchen... soupirai-je. De ce côté, aperçois-tu cette énorme boule teintée de rouge ?

— Le soleil ? Bien sûr que je le vois ! Quelle question...

— Et que fait-il, selon toi ?

« Je sens que cela va être très spirituel ... »

Elle me regarda alors avec cet air malicieux dont elle semblait maîtriser toute l'harmonie, et en levant les yeux au ciel, elle répondit :

— Il s'en va se reposer après une dure journée de travail. C'est bien cela que tu voulais entendre ?

— Exactement ! Comme tout à chacun le fait et parce que c'est ainsi ! Je ne suis pas matinal, il est tard déjà et je suis épuisé ! Cela me désole que tu te moques de moi...

« Ces dernières années avaient été rudes pour ma famille.

Mon père était mort à la suite d'un éboulement dans la mine où il travaillait, à l'est du village, et tandis que j'endossais le rôle de chef de famille, ma mère, elle, ne trouvait de réconfort qu'en la poésie. Inutile de préciser quel maître des mots avait sa préférence, puisque je m'étais vu décerné son illustre nom ce qui, à cette époque, faisait encore naître en moi tant de honte.

J'aurais de loin préféré celui d'Arthur, pourquoi Rimbaud ? Ce n'est pas un prénom !

Les lubies d'une mère fantaisiste et romantique me firent progressivement développer une sorte d'allergie pour tout ce qui n'était pas du domaine du concret, du fiable et du réel.

J'entrepris alors de cultiver la terre dont je venais d'hériter. Celle que mon père avait jadis délaissée, pensant bien naïvement faire partie de ceux que l'exploitation de la mine d'or enrichirait. Bien décidé à ne pas reproduire cette erreur, je me donnais corps et âme à ce dur labeur dont je tirais une grande fierté.

Fierté que j'aurais voulue partagée par Gretchen. Que par le travail de mes mains, elle me voit comme ce que je croyais être alors. Un homme capable de la protéger.

Pourtant elle se refusait obstinément à y accorder cette valeur qui m'était chère et semblait s'être égarée dans un tout autre monde que le mien. »

— Excuse-moi, Rimbaud... murmura-t-elle doucement. Je sais que ce n'est pas facile pour toi et que tu fais de ton mieux...

Elle semblait sincère, la tristesse de son regard s'éparpillant dans le vague.

Il ne fit alors aucun doute pour moi que la soudaineté de ce chagrin fut causé par un soubresaut de lucidité à mon égard. Je m'empressai donc de la rassurer.

— Ne t'en fais pas, ma belle. Ce n'est rien. lui dis-je, espérant la renaissance de son sourire, Au lieu de cela, son visage se décomposa davantage.

« Quel idiot ! Il pense que ce sont ses lamentations qui te mettent l'âme en peine ! »

— Shen ! Tais-toi ! s'exclama-t-elle soudainement.

A ces mots, je ne pus contenir mon agacement qui ressurgit de plus belle.

— Encore Shen ? Cela suffit ! Tu sais pourtant que je ne veux pas en entendre parler !

Mon agacement dégorgé, son corps se raidit d'un coup, comme elle l'aurait fait en prenant de plein fouet une bourrasque glaciale.

Pourtant, loin d'être totalement assailli par ce sentiment, elle murmura d'une soudaine timidité.

— Rimbaud... tu ne peux donc toujours pas l'entendre ?

L'agacement laissa aussitôt place à la lassitude. Je soupirai alors.

— Non, Gretchen, je ne peux pas et sans vouloir te causer le moindre mal, je ne pense pas le pouvoir un jour !

Elle sembla mieux réagir à cette fatalité que je ne l'aurais imaginé tout d'abord. Mis à part son habituel regard mélancolique, elle ne donna pas d'autre signe de meurtrissure.

Ce regard-là avait toujours anéanti tout sentiment de colère en moi. Pourtant, une question me brûla aussitôt les lèvres et dans mon laissé-aller, je la lui formulai.

— Et qu'a-t-elle dit, cette fois ? Elle ne semble guère m'apprécier ! Je trouve insultant que tu dissimules encore tes véritables pensées derrière cette bouche fantôme !

Sans attendre, elle me répondit sur un ton plus assuré.

— Je pense que tu as tort de considérer comme l'unique réalité le peu que tes yeux te laissent entrevoir d'elle !

Elle tourna alors son visage vers l'arbre fleurissant avant de sourire.

— Il y a une chrysalide juste là, bien agrippée à l'une des branches. De là où tu es, tu ne peux pas la voir et pourtant, elle existe bel et bien ! L'absurdité de ton discours est de vouloir me faire croire qu'il n'en est rien !

La finesse de son esprit m'éblouissant, je relevai volontiers ce défi que lançait son intelligence à la mienne.

— Ce n'est pas un bon exemple ! Regarde ! lui dis-je en me levant d'un bon énergique pour me diriger de l'autre côté de l'arbre. Il me suffit de me déplacer pour la faire exister !

La branche était apparue à mon regard et je la scrutai pour localiser le fameux cocon et mettre un terme définitif à ses inepties.

Je ne vis rien au premier coup d'œil alors je m'approchai davantage, regardant avec toujours plus d'attention jusqu'au moment où l'évidence s'imposa.

— Mais... qu'est ce que tu racontes, Gretchen ? Je ne vois aucune chrysalide sur cette branche !...

Gretchen ?

Je me tournai alors vers le rocher sur lequel elle était encore assise, il y a un instant, mais elle ne s'y trouvait plus.

Tournant sur moi-même, je la cherchai du regard, sans réussir à l'apercevoir.

— Gretchen, cesse tes enfantillages ! A quoi rime tout cela ?

Elle ne daigna pas me répondre et une fois l'écho de ma voix entièrement dissipé, l'unique son audible à mes oreilles fut celui d'une légère brise qui faisait danser les feuilles et les hautes herbes du pâturage.

— Gretchen... soupirai-je péniblement.

Alors que, tête basse, je vins à en perdre patience, j'aperçus son ombre mouvante sur la mousse qui recouvrait le sol à mes pieds. Je me retournai immédiatement, mais elle avait déjà sauté de l'arbre pour atterrir sur moi.

« Quels enfantillages ! » me répétais-je alors que nous étions tous deux allongés à même le sol sous le poids de sa chute.

— Tu vois ! me dit-elle en éclatant de rire. Selon ta logique, j'ai cessé d'exister l'espace d'un instant. Je ne savais que répondre. Tout cela échappait à ma compréhension et n'avait, à mon sens, pas le moindre intérêt.

— Tes actes n'ont aucune logique, pas plus que tes paroles si elles ne se défient pas du mensonge ! Tu me désespères...

Face à son magnifique sourire qui n'avait en rien perdu de son éclat devant mon manque de souplesse, je ne pus m'empêcher de me sentir un peu idiot ou, en tout les cas, beaucoup trop borné pour profiter du bonheur que me procurait son corps étendu contre le mien.

— ... Tu es une bien étrange créature, tu sais... lui murmurai-je en touchant sa joue du bout des doigts.

— N'est ce pas ce que tu aimes chez moi ? sourit-elle.

Sa question me ramena directement à l'objectif qui me taraudait jour et nuit l'esprit.

« Devenir un homme ! »

But ultime dont découlerait tout le reste, mon souhait face auquel Gretchen avait une forte tendance à se dresser, bien malgré elle. Ainsi allait-elle jusqu'à le mettre en péril en refusant de grandir puisque mon cœur, formel, ne pouvait en élire aucune autre...

Je ne pouvais plus dès lors me détendre en respirant son parfum ni même simplement répondre à sa question.

Sans un mot, je me redressai et, forçant un sourire rassurant, je lui dis :

— On devrait rentrer. Il est tard déjà...

— D'accord ! s'exclama-t-elle en se redressant à son tour. Le dernier arrivé est une deroceras !

Sur ces mots, elle détalait à toute jambe en direction du village.

— ... Hum ! Elle court vraiment comme un garçon... soupira mon sourire avant que je ne m'élançais à mon tour.

Après avoir rejoint son habitation, elle laissa éclater sa joie.

— J'ai gagné !

J'arrivai quelques secondes après elle.

— Bien sûr, c'est facile quand on part la première sans crier gare !

— Oseriez-vous insinuer que j'ai triché, monsieur Rimbaud ? Quelle audace ! Puisqu'il en est ainsi, je rentre chez moi ! Bien le bonsoir, monsieur !

Elle monta alors la petite marche qui menait au porche de sa maison tout en même temps que, de la paume, sa sobriété simulée tentait d'étouffer son amusement.

Avant de refermer la porte derrière elle et toute adoucie qu'elle fut en se tournant vers moi, elle m'accorda le trésor d'un dernier sourire.

— Bonne nuit, Rimbaud. A demain !

— Attends, Gretchen ! m'empressai-je de la retenir. Je voulais te dire quelque chose !

Son visage, tout d'abord surpris, se fit alors radieux.

— Je t'écoute...

Elle fixa alors toute son attention sur les mots que je m'apprêtais à prononcer, sans se douter un seul instant qu'ils allaient la décevoir.

— Ce n'est pas très important en fait, mais... il y a deux jours, j'ai entendu certains villageois parler de toi. L'un d'eux t'aurait aperçue, à plusieurs reprises, te glisser hors de chez toi à la tombée de la nuit.

Comme je m'y attendais, le pétilllement de son regard se dissipa aussitôt.

— Écoute, je ne te demande pas de me dire où tu vas ni même ce que tu peux bien faire la nuit, en pleine forêt... Seulement de ne plus jamais recommencer !

Elle se figea à nouveau. Sentant venir une réponse défavorable à ma demande, je poursuivis sans attendre.

— Enfin, Gretchen, ce n'est pas sérieux ! Tu ne peux pas faire l'inverse de tout le monde et espérer qu'il n'y ait pas de conséquences ! On se réveille à l'aube ! La nuit est faite pour dormir !

A nouveau, un regard triste assombrit son visage. Pourtant je n'eus pas le sentiment qu'elle méditait véritablement sur ce que je venais de lui dire. Au contraire, ses pensées semblèrent s'envoler dans l'obscurité grandissante de la nuit qui hâtait toujours un peu plus vite son avènement.

*Ainsi, laissant encore quelques instants s'écouler dans le silence, elle répondit enfin, d'une voix presque éteinte.*

— *Comment l'éveil de la Nuit ne pourrait-il être un matin ?*

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un si bel agencement dans mes écrits d'ordinaire bien plus abstraits.

« Ô, mon esprit par trop souvent absent, serais-tu enfin revenu vers moi pour ordonnancer mes émotions en faisant tes pensées ? »

Très satisfaite que je me trouvais de ce premier chapitre, je fus alors coupée dans mes rêveries par le claquement d'une porte lointaine. Absorbée dans l'écriture, il m'avait échappé que l'horloge indiquait déjà six heures vingt-huit. L'écho des pas du gardien annonçait sa venue d'une seconde à l'autre.

En toute hâte, je rassemblai mes écrits pour les dissimuler, comme à l'accoutumée, derrière les livres de la planche du bas.

L'adrénaline impulsée par mon cœur affolé me pressait à décamper au plus vite si je ne voulais pas qu'on me découvre, échappée de ma cellule.

A toute vitesse, je traversai le dédale de couloir au rythme effréné de mes pulsations. Dans la panique mes repères en furent troublés à tel point que j'aurais pu jurer, à cet instant, que le local de garde se trouvait deux tournants plus loin. Trop occupée à regarder derrière moi, je ne la vis pas arriver... cette personne qui s'avancait d'un pas décidé au détour de l'angle du corridor et ce fut ainsi, par une fâcheuse négligence de ma part, que nous nous percutâmes.

L'élan de ma course nous avait tous les deux projetés sur le sol et avant même de comprendre ce qu'il venait de se passer je contemplai, dans l'effroi le plus complet, la stupéfaction du regard ombrageux de cet homme. Celui que je pouvais désormais nommer...

« Kirlian !... je me souviens de lui ! Comment oublier un visage à ce point atypique ? »

Il devait avoir la mi-vingtaine contrairement à ce que le timbre de sa voix et la manière dont il s'exprimait pouvaient indiquer sur son âge.

Quand à sa physionomie, elle n'était pas en reste pour stupéfier celui qui viendrait à contempler celle-ci.

Par-dessus un visage presque décharné mais d'une surprenante finesse de traits, s'ouvraient de grands yeux sombres comme une nuit sans lune dont les cernes profondes en étaient les nimbes taciturnes.

Devant eux se balançaient, ci et là, de longues mèches de cheveux d'un noir impénétrable. Ainsi s'avancait la première ligne désordonnée d'un véritable champ de bataille capillaire dont le haut de sa nuque éparpillait les troupes arrières.

Semblable à la mienne, une peau blanche et fragile à l'aspect de porcelaine objectifiait l'antithèse des obscurités de cet être.

Et comme si ce n'était point là suffisant pour lui conférer cette singularité toute particulière il avait également, en plein milieu de son front d'albâtre, une cicatrice semblable à un petit cratère de chair. Une sorte de brûlure dont l'origine demeurerait mystérieuse.

« Mais... pourquoi lui ? »

La stupéfaction imprimée sur mes traits, il comprit aussitôt que je venais d'être frappée par la souvenance des siens. Alors, dans un sourire presque gêné, il soupira.

— Je vois que tu n'as pas oublié notre brève rencontre, j'en suis ravi !

« Comment l'aurais-je pu ? » me remémorai-je qu'après cet incident, la peur des conséquences m'avait séquestrée pendant des nuits entières. « Je crus devenir folle ! »  
A chaque visite des docteurs, je craignais que n'éclate le scandale de mes balades nocturnes.  
« M'auraient-ils alors forcée à communiquer ou se seraient-ils contenté de tripler ma médication pour me clouer au lit de manière définitive ? »  
Cette question demeurera à jamais sans réponse car mes journées se déroulèrent comme à l'accoutumée. Personne ne semblait en avoir été informé.

— Je devine que tu n'as pas le plus petit début d'idée sur le pourquoi du comment nous en sommes arrivé là, s'en amusa-t-il. Oserais-je te confier que beaucoup de chose se sont produites en moi suite à notre rencontre, ce matin-là ?

La bousculade de ces révélations avait étourdi mon âme.

« Pourquoi suis-je la captive de cet homme qui avait à peine eu le temps de distinguer mes traits ? Cela n'a aucun sens ! »

Épiant chacune de mes réactions avec un joyeux intérêt, Kirlian s'empressa d'apporter l'explication comme remède à ma confusion.

— Tu es partie bien vite après m'avoir brutalement renversé ! Une chance que l'infirmière censée me former se soit endormie. Elle ne s'est aperçue de rien.

Il se mit à rire alors.

— Je me souviens de ton visage ! Tout à la fois morte de peur et d'une confusion adorable... Après quelques secondes d'hésitation, tu as détalé sans dire un mot. Tu parles d'un premier jour... ajouta-t-il, consterné.

« Il est donc un employé de Vacègres ? »

— Fraîchement engagé, c'était ma toute première nuit de garde.

Ce secret confessé, il sembla soudain mépriser de se le remémorer.

— Ennuyeuse à mourir... soupira-t-il d'une lassitude excessive. Cette idiote d'infirmière avait passé sa soirée à regarder d'horripilantes séries télévisées avant d'endormir la masse de son néant sur le canapé. Dès la première nuit, j'étais déjà certain de m'être quelque peu gouré de métier...

Il haussa alors les épaules avant de les faire retomber lourdement.

— D'ailleurs, pour la petite anecdote, la seule chose étonnante fut d'être le seul à ne pas m'en étonner. Ce n'était pourtant pas faute de clamer que je n'en avais rien à cirer ! s'agaça-t-il pour aussitôt sombrer dans la langueur et poursuivre ses explications sur ce même ton.

— Mais ma foi, cela aurait pu être une expérience intéressante que de côtoyer les imprudents qui s'étaient fait surprendre à battre la grelotte. Quelle ne fut pas ma déception de découvrir derrière ces murs un potager clandestin bichonnant ses p'tits légumes !

Son animosité se hérissa à nouveau ma il soupira finalement d'indifférence pour laisser à son calme le loisir de le reconquérir.

— Quand je me suis aperçu au bout de quarante secondes que mon passe-temps le plus stimulant serait de regarder pousser le ficus en plastique, mon peu de patience et mon instinct de survie tombèrent très vite d'accord. J'allais donc rendre mon tablier séanceis tenante quand, tout à coup, tu as débarqué dans le plus inattendu des fracas.

A ces mots, sa sobriété ne put contenir le débordement de son exaltation qui étira ses commissures.

— Alors je me suis dis que, tout bien réfléchi, ce travail ne serait pas aussi ennuyeux que sa vacuité le laissait présupposer.

Tout en l'écoutant et de manière progressive, son récit m'avait acculée à la lisère de l'épouvante.

« Mais... je ne comprends toujours pas... Pourquoi ? Pourquoi m'avoir enlevée au lieu de me dénoncer ? » implora mon être déboussolé tandis que Kirlian, qui contempla quelques secondes ma fébrilité, en fut égayé jusqu'au sourire.

— Ta surprise est naturelle ! J'ai fait preuve d'une grande discrétion à partir de cette nuit et c'est à pas de loup que je suis venu te voir à la salle de jeu, ce même jour. Hum ! Je n'ai eu aucune peine à te reconnaître, tu étais la seule fille aux cheveux roux de tout le centre.

« ... quelle est cette folie ?... qu'est-ce que je fais ici ?... »

— J'ai ainsi obtenu ton nom et il ne me restait plus qu'à jeter un œil à ton dossier pour apprendre ta vie dans ses grandes lignes. Ta singularité me fascinait déjà mais, véritablement, mon intérêt ne fut comblé qu'en prenant connaissance de ton diagnostic.

Dans une détente soudaine, le corps émacié de cet escogriffe s'affaissa sur le matelas. Ayant dans un premier temps élevé le regard, l'air inspiré, il le fit aussitôt chuter jusqu'à le plonger dans le mien. Je pouvais alors lire sur ses traits qu'il se voulait à présent ravi de sa question à venir. Ainsi savoura-t-il de me la poser enfin.

— Qu'est-ce qu'une fille censée souffrir de psychose catatonique faisait à courir dans les couloirs en pleine nuit ?

A sa question, tout mon corps se raidit. Il afficha alors un large sourire visant à me témoigner que ce mystère l'amusait au plus haut point. Il poursuivit donc de faire la pleine lumière sur les zones d'ombre de ses va-et-vient dans le dispensaire.

— J'avais remarqué avec intérêt les caméras de surveillance disséminées dans tout le bâtiment. Si j'en crois les murmures, une mauvaise gestion du budget couplée à une probable folie des grandeurs du maître de ces lieux avaient fait capoter le projet en court de route. Alors, le soir même, je me suis rendu au local de surveillance pour constater très vite que le seul véritable problème à résoudre était de configurer la console de commande... Par tous les empotés, ce que les spécialistes peuvent être limités !

Un nouveau soupir lui fut alors nécessaire avant de poursuivre.

— J'ai donc programmé le système en me concentrant sur les zones qui plus précisément m'intéressaient, à savoir l'activation des caméras du troisième et quatrième étage.

A ces mots, il ne put contenir le rire nerveux qui échappa de manière furtive à la rigidité de sa retenue.

— L'observatoire opérationnel, il ne me restait plus qu'à attendre patiemment la venue de la petite souris !

Saisie de frissons à ces aveux, je réalisai l'extravagante dimension qu'avait prise à mon insu cette malheureuse rencontre.

— Je me suis longuement demandé si tu te montrerais à nouveau. Au bout de quatre jours, l'espoir de te revoir éveillée commençait à s'effriter quand, enfin, ta silhouette lactée apparut sur la caméra du couloir des chambres.

« C'est vrai... » me blâmèrent mes remords. « Rester confinée dans ma cellule fut au-dessus de mes forces, il fallait que j'en sorte ! »

Cet homme ne s'étant plus manifesté par la suite, j'avais conclu bien naïvement de l'exceptionnel de sa présence. Lacérée par mon âme paupérisée, je m'étais imprudemment laissée séduire par l'idée qu'il n'y avait plus le moindre danger.

« Comment aurais-je pu me douter qu'une toile sinistre se tissait en silence tout autour de moi ? »

— Je me suis alors amusé à observer tes faits et gestes. Tes petits passe-temps solitaires. Tes nuits de lecture et d'écriture dans la pénombre de la bibliothèque. Je trouvais cela réellement fascinant et très vite, il ne m'a plus suffi d'attendre que tombe la nuit. J'ai désiré t'approcher, me dévoiler... m'assimiler à cette intimité.

La confession de son obsession me terrifia à un tel point que si ma chair n'en eut été pétrifiée, elle se serait volontiers désarticulée.

Pourtant, et contre toute attente, ma peur portée à son paroxysme eut cet effet d'atténuer ma perception de la gravité de la situation. Ainsi pris-je conscience que je me détachais progressivement de la réalité sans chercher à lutter.

Dédaignant de s'en préoccuper, sa préférence alla à marier le passé avec notre présent.

— Hum ! C'est alors que cette vieille réplique me traversa l'esprit et je peux désormais affirmer que n'importe quelle paire de pompes satisfait à cet office !

Son visage enjoué se tourna alors dans ma direction.

— There's no place like home !

Sa raillerie à mon égard expirée, il délaissa soudain l'enthousiasme de son monologue pour soutenir mon regard avec une intensité toute moqueuse.

— Bien ! Et maintenant, dis-moi... puisque de toute évidence tu n'es pas un petit légume, pourquoi une telle mascarade visant à le laisser croire ?

Aussitôt sur la défensive, je fronçai les sourcils pour lui faire comprendre au mieux que cela ne le regardait en rien, à plus forte raison qu'il semblait m'accuser de simuler mon état.

L'amplitude de mes craintes s'étant évaporée, je persistai à soutenir son regard perçant qui tentait de s'insinuer dans mon âme.

— Hum ! Ce n'est pas grave, Evy. sourit-il avec tendresse tout en abandonnant de disséquer mes pensées. Rien ne presse ! Tu as tout le temps du monde pour trouver la force de te confier mais sache que ta guérison qui vient de débiter en dépendra.

Je sentis alors une pointe de colère monter en moi et bien que ce sentiment m'était d'ordinaire étranger au point de m'en étonner sur l'instant, une toute autre question occupait mon esprit.

« Comment cet homme peut-il s'imaginer une seule seconde que je vais me confier à lui ? »

Mes interrogations sur ce qui pouvait bien motiver pareils agissements restant sans réponse, ma promesse de ne le satisfaire en rien me revint à l'esprit tandis que la montée d'une soudaine et salutaire indifférence me donna l'audace de le défier.

« Car il existe un endroit où tu seras incapable de venir me chercher ! »

Alors, dans l'abandon progressif de cet état de conscience, je laissai mes muscles crispés se détendre jusqu'à ressentir les prémices de l'état de transe.

Afin qu'éclore en moi ce détachement souverain qui était désormais mon unique porte de sortie, je poursuivis d'immoler mon esprit qui se faisait alors grignoter par le vide.

Je n'avais jamais été confrontée à ce genre de situation. Jusqu'à présent, il ne s'agissait que de quelques médecins imperméables et pour lesquels je n'étais, en dernière instance, qu'une pauvre folle frappée du sceau des parias.

« ... loin s'en faut, probablement, mais là n'est pas la question... » m'embrouillai-je moi-même en ce repli dont les effets, déjà, m'avaient anesthésiée.

Le mécanisme enclenché, je pris incognito la clef des champs en me contentant de simplement me rétracter en le cœur de mon être.

« Kirlian se révèle être très différent... Vais-je réussir à faire abstraction de ce qu'il ce passera en ce lieu... quand il décidera d'agir à son tour ? »